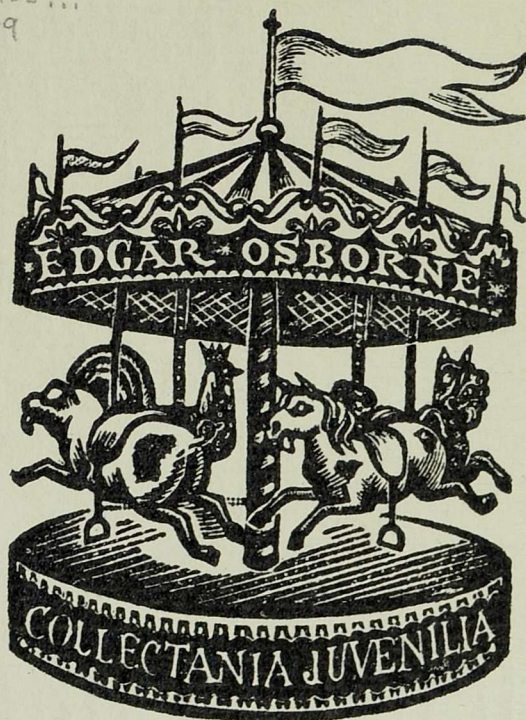


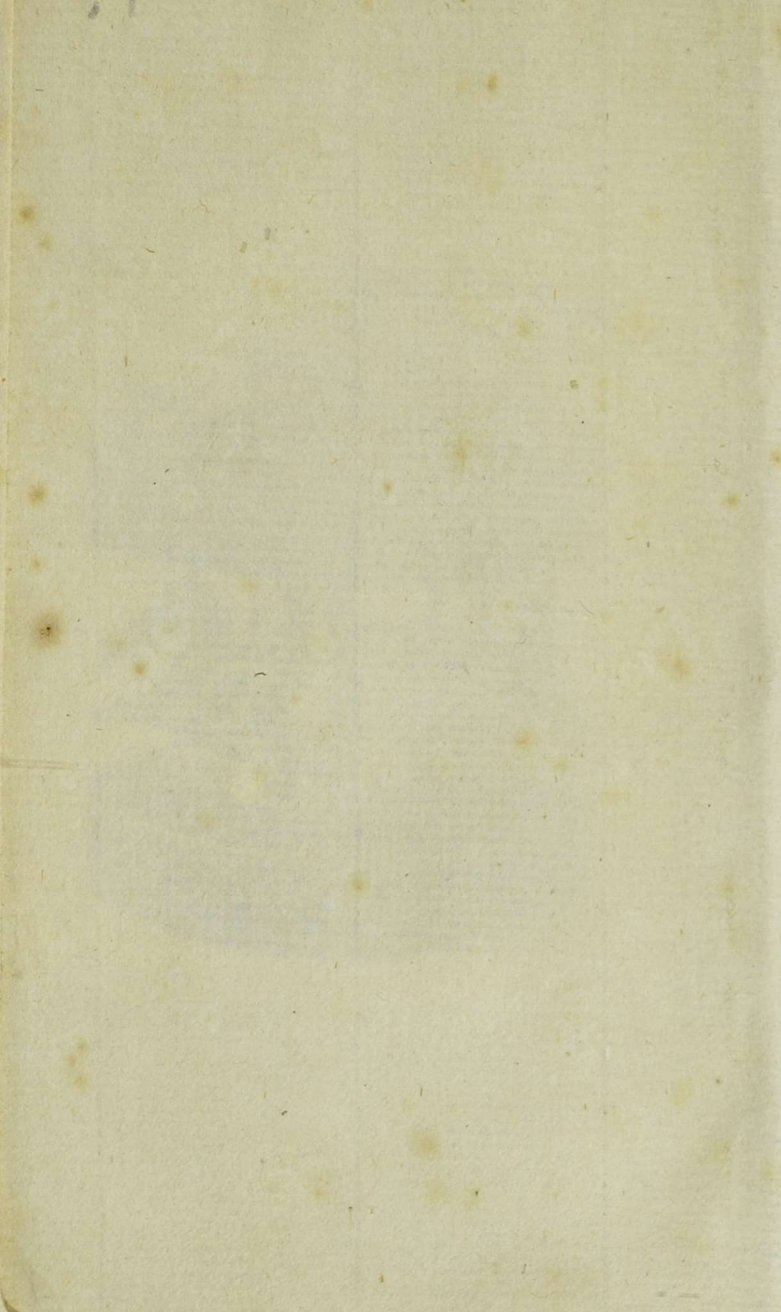


BI
GUIDE ...
1809



37131 009 539 685

II,712



LE
GUIDE DES ENFANS,

OU

PORTEFEUILLE DE MORALE.

DÉDIÉ À LA JEUNESSE ANGLOISE DE L'UN ET
DE L'AUTRE SEXE.

AVEC DES FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

À LONDRES:

Au Bureau de l'Ami des Enfans, chez DIDIER et Co.
No. 75, St. James's Street.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, Great Queen-Street.

1809.]

GUIDE TO THE BENTLEY

THE HISTORY OF THE BENTLEY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

THE BENTLEY WAS BUILT IN 1750 BY THE BENTLEY FAMILY

AVIS DES ÉDITEURS.

PARMI le grand nombre de Livres élémentaires dont nous sommes en possession, il n'en existe encore point, nous le croyons, qui ait pour objet de dévoiler aux enfans certains dangers auxquels l'inexpérience, la légèreté de leur âge, les exposent continuellement, et qui leur donne de bonne heure des exemples frappans et bien choisis, des leçons de convenance, de vertu ou de prudence qu'ils ne reçoivent ordinairement qu'à leurs dépens, souvent même en compromettant leur santé et leur bien-être futur. L'ouvrage que nous offrons, quoique peu connu, nous a paru remplir heureusement

ce but, mais pour le rendre digne d'entrer dans la collection intéressante que nous avons entreprise de publier, il a fallu y faire beaucoup de corrections et de changemens. Cependant, malgré les imperfections qui y restent encore, nous osons espérer qu'il sera bien accueilli, en faveur de la morale excellente qu'il renferme, par tous ceux qui font de l'éducation des enfans le plus sacré de leurs devoirs et l'occupation la plus chère comme la plus importante de la vie.

LE
GUIDE DES ENFANS,

OU

PORTEFEUILLE DE MORALE.

Eviter avec soin les amusemens dangereux. X

FRÉDÉRIC, jeune garçon, très-vif et très-étourdi, vit un jour à la foire un jongleur, qui faisoit toutes sortes de tours d'adresse. Il se tenoit sur la tête, faisant la pièce droite, et restant plusieurs minutes dans cette pénible attitude. C'est ce qui frappa sur-tout Frédéric. Son père craignant avec raison, qu'il n'en restât pas là, mais qu'à la première occasion il ne s'exerçât à en faire autant, lui peignit avec les plus vives couleurs, le danger de la plupart de ces tours de force,

et lui fit la défense la plus expresse de les imiter. Frédéric promit à la vérité ; mais malgré cela il sut si bien prendre son temps pour les répéter qu'il ne fut jamais surpris. Un an après il commença à se plaindre de maux de tête, qui alloient toujours en augmentant, et ne lui laissoient guères une heure de repos pendant la nuit. Dès lors sa gaëité naturelle disparut entièrement ; rien ne l'amusoit. On conçoit aisément, quelle devoit être l'affliction de ses parens. Ils consultèrent un habile médecin ; mais tous les remèdes furent inutiles. La violence de ses maux lui faisoit quelquefois perdre connoissance, et le jetoit souvent dans un vrai délire. Aussi le médecin ne cacha-t-il pas aux parens du jeune homme, que toute sa peine étoit perdue, et qu'apparemment, il avoit dans la tête quelque abcès, causé par une chute ou par quelque coup violent. Après un examen

très-rigoureux, Frédéric avoua enfin, qu'étant seul, il s'étoit beaucoup exercé à l'art de se tenir debout sur la tête, à faire la roue et d'autres belles choses semblables. Alors il se mit à pleurer et à se lamenter. " Ah ! " disoit-il souvent, que n'ai-je obéi à " mon père." Hélas ! c'étoit trop tard. Il mourut enfin après plusieurs mois de cruelles souffrances.

Un de ses camarades avoit aussi contracté la mauvaise habitude, de venir par derrière sauter sur le dos de ceux qui étoient plus petits que lui, et de s'y accrocher en serrant leurs flancs de ses pieds; ou bien il les faisoit marcher à quatre en façon de chevaux. Des personnes sages et instruites l'en avoient souvent réprimandé, lui disant, que cela étoit aussi indécent que dangereux pour lui et pour les autres. Tout étoit inutile ; il continuoit son jeu. Un jour qu'il montoit sur

un garçon plus grand et plus fort que lui, il se sent tout d'un coup renverser par dessus la tête. Malheureusement la sienne rencontre en tombant un morceau de bois très-pointu, qui sortoit de la terre, et qui lui creva complètement l'œil. Quel spectacle effrayant ! quelle douleur pour lui, et quelle affliction pour ses bons parens ! Il en demeura borgne et défiguré.

Une petite fille, nommée Louise, du même endroit que ce jeune garçon, éprouva les tristes suites des amusements dangereux. Aidée de quelques amies, elle avoit pratiqué une balançoire au grenier de la maison, et aussi souvent qu'elle pouvoit se dérober à la vigilance de ses parens, elle s'y amusoit, soit seule, soit avec sa petite société. C'est un jeu à se casser le cou, et l'événement ne l'a que trop bien prouvé. Elles avoient attaché

une corde, telle qu'elles avoient pu l'avoir, aux poutres du toit ; mais malheureusement elles étoient si près de la lucarne, qu'en se balançant les pieds sortoient chaque fois par l'ouverture. Un exercice aussi violent et aussi dangereux n'est point séant à des jeunes filles. Cependant elles y alloient à tous les momens. Et un jour que les parens de Louise n'étoient pas au logis, elle étoit encore à la balançoire avec deux de ses amies d'école. Louise se trouvoit assise tandis que les autres la pousoient fortement en l'agitant, au moyen d'une corde qui y étoit attachée. “ Plus fort, toujours plus fort,” leur crioit la petite insensée. Crac, voilà la corde qui se rompt, et la malheureuse fille, incapable de s'arrêter, vole par la lucarne et tombe sur le pavé de la cour. Elle fut toute fracassée de la chute. Après des souffrances inouïes, qui durèrent deux jours et demi sans re-

lâche, ni le jour, ni la nuit, elle expira enfin. La désolation de ses parens fut extrême, ils pleurèrent amèrement la perte de leur fille, et la profonde douleur qu'ils en ressentirent les conduisit au tombeau peu de temps après.

Les enfans doivent prendre beaucoup de précaution avec les chevaux.

FERDINAND, fils unique d'un riche particulier, trouvoit son plus grand plaisir à être avec les chevaux. Ce n'étoit pas pour les monter car son père lui avoit promis de lui faire donner des leçons d'équitation au manège, lors qu'il auroit un an de plus, s'il le méritoit par sa bonne conduite. Il prenoit plaisir à irriter les chevaux, à les battre, les piquer, et en général à les faire ruer et s'effaroucher. Mille fois il en avoit été réprimandé, souvent même châtié ; mal-



gré cela il saisissoit toutes les occasions de se le procurer. Un jour que les valets et les autres domestiques étoient à diner, il s'avisa de satisfaire sa cruelle fantaisie. Mais pour cette fois-là, il s'en trouva bien mal. Il va avec un de ses camarades en cachette, à la chambre du cocher, s'empare de la clef de l'écurie, qui y étoit pendue et y entre; il prend un fouet, se poste derrière un des chevaux, qu'il savoit être le plus vif et le plus courageux, et lui applique des coups sous le ventre. Au premier coup, le cheval, contre son ordinaire, demeura assez tranquille. Ferdinand se contenta-t-il de cela? non; il s'approche encore davantage et recommence de toutes ses forces. L'animal irrité se retourne et en ruant frappe si bien du sabot la poitrine du garçon, qu'il fut renversé rudement contre le mur, et perdit toute connoissance. C'est ce qu'on apprit dans la suite de son

camarade, que la crainte avoit mis en fuite. Un instant après, un des valets entre dans l'écurie. Dieu, quelle frayeur en voyant le jeune garçon baigné dans son sang ! quelle affliction pour ses parens ! A cette nouvelle, sa mère tombe en défaillance ; le père s'écrioit : Ah ! mon fils, mon cher Ferdinand ! mon fils unique ! On le transporta dans la chambre, et on le mit au lit. On le croyoit mort. Enfin il ouvre les yeux, et l'espérance de ses parens commence à renaître. Hélas ! elle fut bientôt détruite. Car avant même que le Chirurgien, appelé de la ville voisine, put arriver, un saignement plus violent encore que le premier, le fit expirer dans de grandes souffrances. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la douleur des parens à la tombe de leur fils unique, de ce fils, qui en devenant un homme utile, devoit faire leur joie et l'appui de leur vieillesse.

*Tristes suites de l'imprudence d'un jeune
garçon.*

JE ne veux pas passer sous silence la grande impertinence, que font nombre de jeunes garçons, en s'accrochant aux voitures et aux chariots qui roulent dans les rues. Il n'y a pas long-temps, que cela donna lieu à un triste accident. Louis, fils d'un marchand, malgré bien des coups qu'il avoit reçus dans de pareilles occasions, n'en étoit pas devenu plus sage. L'hiver passé, il voit une voiture traverser la rue : il la poursuit, et l'ayant atteinte, il se saisit de l'une des portières pour s'élaner sur le marche-pied, et se fait voiturer comme cela. Le cocher lui crie de se retirer. Il a beau dire ; autant en emporte le vent. A peine se tient-il sur le marche-pied, que la voiture éprouve une violente secousse, il ne peut

se tenir ferme, il tombe, et les roucs passent tout à travers de ses jambes, qui furent cassées. Le pauvre enfant fut estropié pour sa vie, obligé pendant bien long-temps de marcher avec des béquilles, maintenant encore il en a les jambes toutes courbes, et si foibles, qu'il a besoin d'un bâton pour s'appuyer. X

Un enfant ne doit manier les armes à feu, qu'en la présence et sous l'inspection de ses parens ou de personnes âgées. X

LA tragique histoire, que vous allez lire, vient de se passer à Marienfield. M. le Pasteur du village reçut la visite d'un de ses amis, venu de l'étranger. Celui-ci avoit amené son fils, jeune garçon emporté et intraitable, pour servir de compagnie au fils du Pasteur. Les deux pères se trouvoient au bout du verger, qui étoit d'une étendue considérable; tandis que les



deux garçons jouoient dans un pavillon, à l'entrée du verger. Guillaume, c'étoit le nom de ce garçon mal élevé, n'eut pas plutôt apperçu un fusil accroché au mur, qu'il monta sur une chaise pour l'atteindre. Adolphe, fils du Pasteur, tout effrayé, le pria instamment de laisser le fusil, disant qu'il étoit chargé, et que son père lui avoit expressément défendu d'y toucher. Guillaume répond, en jetant des éclats de rire, que m'importe, cette défense? Tu as peur? n'est-ce pas? poltron que tu es! Adolphe le conjura, les larmes aux yeux, de remettre avec toute la circonspection possible l'arme à feu qu'il avoit déjà descendue; mais voyant que toutes ses paroles étoient inutiles, il lui dit franchement, qu'il étoit obligé, malgré lui d'en avertir son père. " Oh! si tu oses," lui répond Guillaume: " vois-tu bien, je tire?" Adolphe s'en va, son camarade le couche en joue, paf,

voilà, le pauvre Adolphe étendu par terre, la main percée de mille coups. Imaginez-vous les douleurs du jeune homme ! la gangrène étant survenue, il fallut lui couper la main, pour lui sauver la vie. Quels doivent être les sentimens du méchant Guillaume, en voyant son ami, qui lui avoit adressé les exhortations les plus douces, si tristement mutilé ? De quels remords sa conscience ne le tourmente-t-elle pas ; elle lui redit sans cesse : c'est toi qui as rendu malheureux ce bon jeune homme ! C'est toi qui as répandu l'amertume sur tous les momens de sa vie ! toi et ton effroyable étourderie ! Hélas ! de toute sa vie Guillaume n'aura une heure de véritable jouissance. Y a-t-il une pensée plus affreuse et plus déchirante que celle d'avoir occasionné la mort d'un de ses semblables ?

Il n'est pas moins dangereux de jouer avec des épées nues. Deux frères, fils

d'un officier, en ont fait la triste épreuve. Un jour quelques autres officiers étant venus voir leur père, les deux garçons se glissèrent dans un cabinet, où il y avoit plusieurs épées ensemble, ils en dégainèrent deux, pour s'exercer à faire des armes, et jouer innocemment entre eux. L'aîné porta le coup, l'autre devoit le parer. Malheureusement le premier, en portant le coup, glisse, et en tombant sur son adversaire, en frappe directement l'œil droit de la pointe de son épée. Un très-habile chirurgien fit l'impossible, pour lui sauver l'œil. Mais tous ses soins ne purent empêcher, qu'il ne fut borgne.

Il y a une autre espèce d'armes, qui sont en usage en plusieurs endroits, que l'on accorde quelquefois aux jeunes garçons, mais dont la maniemment demande aussi beaucoup de précaution : je veux dire, l'arbalète. C'est un instrument

en forme d'arc, tendu à l'aide d'une corde de boyau, et qui sert à décocher les flèches de bois, garnies de plomb ou de fer, et terminées au bout par une pointe de fer. On en fait usage pour tirer au blanc ou à l'oiseau. Quelqu'innocent que soit en lui-même ce jeu, faut y mettre toute la circonspection possible. Dans une ville de la Saxe; un jeune homme fut la victime de son imprudence à cet égard. Le jour de la St. Jean, plusieurs garçons s'étoient réunis pour s'exercer à ce jeu. Le trait d'un d'entre eux s'étant émoussé par un coup contre la muraille, il en emprunta un autre. Malheureusement celui-ci ne s'accordoit pas avec son arbalète dont la rainure étoit trop étroite, et la corde ne pouvant frapper qu'au-dessous du trait, elle rebroussa chemin, et creva l'œil droit du jeune imprudent.

Il faut prendre les mêmes précautions

à l'égard des sarbacanes. Ce sont des tuyaux destinés à tirer des flèches formées de clous de fer; ou des balles d'argile en soufflant vivement dedans. Un garçon s'avisant un jour de frapper, à l'aide d'un pareil tuyau, le rebord du chapeau d'un autre, qui n'étoit qu'à une petite distance de lui. Dans le même instant l'autre se retourne, et la balle, malgré qu'elle n'étoit faite que d'argile, vint frapper contre l'œil gauche, qui resta long-temps enflammé et rouge, et lui causa beaucoup de douleur. X

*Quand on est échauffé il ne faut pas boire
ni se refroidir promptement.* X

COMBIEN de jeunes gens, combien de jeunes filles ont été victimes pour avoir manqué à cette règle ! Edouard, jeune garçon, vif, bien portant et d'un excellent caractère, jouoit à la paume avec plusieurs

de ses jeunes compagnons, après avoir obtenu le consentement de ses parens. Après une heure de jeu, il se trouve échauffé, se sent une soif ardente, et trop impatient d'attendre qu'il se soit un peu remis, il a l'imprudence de boire à la fontaine voisine. Quelque attentif qu'il fut d'ailleurs et à sa conduite et aux leçons de ses parens et de ses maîtres, il n'y pensa absolument point cette fois-là. Immédiatement, après avoir étanché sa soif, il fut saisi d'un terrible frisson. Il avoit encore tout le temps de prévenir les tristes suites de son étourderie, en reprenant son exercice et en le continuant pendant quelque temps. Au lieu de cela, il retourne chez lui et le cache à ses parens. Quelque temps après le bon garçon, ne sentant encore l'approche d'aucune maladie, osa espérer que cette faute, commise une seule fois, ne tireroit pas à conséquence. Hélas ! comme il se trompoit. Il sent une toux,

qui bien loin de céder à tous les remèdes possibles, ne fit qu'augmenter, jusqu'à ne lui laisser enfin pas même le repos de nuit. Ses forces et sa gaieté disparurent à vue d'œil ; tout décharné, il traînoit un corps, qui ressembloit plutôt à une ombre. Ses parens, qui chérissent ce bon garçon, et qui avec raison en avoient conçu les plus flatteuses espérances, le virent dessécher, sans que le médecin put y apporter un remède efficace. Ah ! combien ils pleuroient, combien ils se lamentoient ! Edouard lui-même, voyant de jour en jour sa mort plus certaine, fondeoit bien souvent en larmes, et disoit en sanglottant : Ah ! que n'étois-je moins étourdi ; mais tous ces regrets furent trop tardifs. Il ne put échapper à la mort. Toutes les personnes de sa connoissance, jeunes et vieux, le pleurèrent, parce qu'il étoit aimé, et qu'il avoit mérité de l'être par ses bonnes qualités. Tous ses maîtres

lui donnèrent le témoignage d'avoir eu de l'application et des bonnes mœurs. Que n'auroit-il pu devenir dans la suite ! comme il auroit fait de bien avec ses connoissances et une sage conduite ! mais toutes ces belles espérances furent détruites par une seule étourderie ! *

Frédérique, fille très-bonne et bien élevée, paya aussi de la mort une pareille imprudence. Elle n'avoit que l'âge de 15 ans, lorsqu'échauffée à la danse, elle se mit à boire très-froid, tombe ensuite malade et partagea le triste sort d'Edouard. Boire après un échauffement quelconque ou se refroidir, prendre ce qu'on appelle le frais, c'est la même chose, et devient également dangereux. Louise, l'amie de Frédérique, en fit la triste épreuve environ un an après la mort de son amie. Menacée d'une pluie, au retour d'une promenade, elle s'étoit singulièrement

échauffée, en marchant bien vite. Arrivée chez elle et se trouvant seule, elle ouvre les fenêtres et les portes pour se rafraîchir ; et pour comble d'imprudence, elle se déshabille, exposée au courant d'air. On ne seroit point étonné, si, sur le champ même, elle avoit été frappée d'apoplexie. Cela n'arriva point, mais bientôt après elle tomba dans une langueur qui finit par lui donner la mort. ✦ O vous ! mes chers enfans, qui lisez ces récits dont je vous garantis la vérité, je vous prie très-instamment, qu'ils vous servent de leçon. Songez, combien il est triste, d'endurer des maladies et des souffrances ! Quand vous êtes bien portans, vous remplissez avec plaisir vos devoirs, vous êtes gais et contents dans vos heures de récréation, tandis que les douleurs et la tristesse vous accablent dans la maladie. Vous n'avez plus de plaisir à rien, tout est pour vous ennui et dégoût. Rappelez-vous

donc bien, mes chers enfans, d'écouter les conseils des personnes qui ont acquis l'expérience des choses, de suivre les avertissemens de vos parens, pour éviter les peines et les maux qui sont souvent la suite de l'ignorance et de désobéissance. Quel plaisir n'éprouve-t-on pas, lorsqu'on entend dire aux parens : vous êtes bien-heureux de votre enfant, il est si obéissant, si appliqué ; chacun s'empresse d'accueillir ceux qui sont ainsi, de leur procurer des plaisirs, et l'on recueille partout où l'on va des témoignages de bienveillance. Devenu grand, ces sentimens inspirés dans notre enfance ne sont point effacés, et on trouve par-tout des amis, des personnes disposées à nous rendre toutes sortes de service, là où d'autres ne rencontrent que des personnes indifférentes, ou qui ont de l'aversion pour ceux qui n'ont pas su se faire aimer dans leur enfance. Voyez-vous faire à vos camarades quelque faute,

ou quelque imprudence à cet égard, eh bien, cherchez à les en détourner, en leur adressant toutes les remontrances que vous venez de lire. Faites cela, et je suis sûr que vous m'en saurez bon gré, lorsque vous aurez atteint l'âge de raison. Je ne veux pas que vous soyez trop délicats ; au contraire, il faut apprendre à endurer également la chaleur et le froid ; mais je veux, que vous y apportiez de la circonspection et que vous ne changiez pas subitement de température, en passant subitement du chaud au froid, ou du froid au chaud. C'est là précisément la faute ordinaire de plusieurs d'entre vous. Lorsqu'en hiver vous êtes transis de froid, et que vous entrez dans une chambre chaude, vous voilà tout de suite auprès du fourneau ; vous en approchez même les mains et les pieds. Mais, je vous en prie, ne faites jamais cela : vous vous exposez à avoir des engelures, et c'est un grand mal, je vous assure,

cela cause des picotemens continuels ; on se gratte, cela donne une cuisson, la peau s'entame, et l'on est condamné à ne plus sortir et à souffrir beaucoup.

Le plaisir de la gourmandise est court, et les maladies qu'il attire sont longues et fâcheuses.

C'EST à quoi vous ne songez guères. Vous vous égarez jusqu'à croire, qu'on vous envie les bons morceaux, tandis qu'on vous conseille en ami. Je vais vous conter à cet égard une anecdote à laquelle je vous prie de faire bien attention. Henri eut, dès sa première enfance, un extrême penchant pour la friandise : il n'aimoit que le sucre, le biscuit et autres sortes de bonbons. Sa nourrice lui en avoit beaucoup donné, et ses tantes et les autres personnes chez qui il alloit souvent, avoient eu l'imprudence de satisfaire à sa

gourmandise et de lui en remplir ses poches. Mais dans la suite on l'avertit fort souvent, qu'il alloit gâter sa santé à force de manger des sucreries, parce qu'elles causent enfin tant de maux, qu'à tout moment on est obligé de recourir à la médecine. On avoit beau dire : le jeune Henri étoit sourd à toutes ces remontrances. Tout l'argent de ses semaines fut dépensé en bonbons. Sa cupidité l'entraînoit même de temps en temps à faire de petits vols à sa mère ; car aussitôt que par hazard elle avoit oublié de retirer les clefs du garde-manger, il ne manquoit pas de bien remplir ses poches. Un jour qu'il avoit donné le mot à un de ses camarades pour faire une promenade, il acheta un morceau de gâteau. Celui qui désobéissoit tant à ses parens sur l'article de la friandise, pouvoit-il être bien fidèle sur les autres choses ? c'étoit ici le cas. Il avoit obtenu un jour la permission de se

promener ; mais il fit plus ; il persuada à son camarade d'entrer avec lui dans une guinguette, éloignée à-peu-près d'une lieue de la ville. Là, il fit apporter du café, pour traiter comme il faut son ami ; car il aimoit à se donner l'air d'un grand garçon, quoiqu'il ne fut qu'un enfant dans toute sa conduite. On s'apprête à manger le gâteau. Par hazard il apperçoit sur la table une tasse remplie d'une poudre blanche, qui avoit l'air de sucre pilé. Mais cela est excellent, dit-il, voilà du sucre ; il sera de bon goût avec notre gâteau. On vuide la tasse entière, et le prétendu sucre se répand sur le gâteau, L'hôte et ses gens n'étoient pas présens, et les deux garçons se trouvoient seuls dans la chambre. Après avoir bien bu et mangé, ils se promirent de revenir ensemble au premier beau jour, et se mirent en marche pour retourner chez eux. A peine avoient-ils fait un quart de lieue



de chemin, qu'ils se trouvèrent mal, et qu'ils se plainquirent de tranchées de ventre, qui alloient toujours en augmentant. Henri surtout souffroit terriblement. Enfin des vomissemens violens les fatiguèrent jusqu'à les faire tomber par terre. Sur ces entrefaites, le cabaretier, chez qui ils avoient pris le café, retournoit à la ville. Il reconnoit les deux garçons, et sans hésiter, les prend dans sa voiture, et descend chez le père du jeune Henri. Des convulsions réitérées ne permirent pas à ce dernier de proférer un seul mot. Mais l'autre raconta en gémissant, qu'ils avoient pris du café avec du gâteau. Le cabaretier s'étant informé encore plus particulièrement des autres circonstances, Grand Dieu ! quels furent ses transports, lorsqu'on lui parla du sucre qu'ils avoient mis sur leur gâteau. C'étoit du poison pour faire crever les mouches. Le gourmand Henri en avoit mangé le plus. A

la vue de leurs fils, les parens faillirent tomber morts de frayeur. On fit venir à la hâte un médecin, mais inutilement ; leur fils expira au bout d'une heure.

Tels sont, mes chers enfans, les suites épouvantables d'une misérable friandise. Il est vrai qu'on n'en meurt pas toujours dans l'instant même, mais elle ne laisse pas de détruire souvent la santé. A cette occasion je ne dois pas moins vous recommander de vous tenir en garde contre les fruits verts ; ils pourroient facilement vous donner une cruelle maladie, je veux dire, la dyssenterie, qui finit ordinairement par la mort. Les fruits tombés des arbres, quels qu'ils soient, pommes, poires, prunes, n'importe, sont rarement mûrs ; la piquure d'un ver peut leur en donner l'apparence, mais elle est trompeuse. Pour vous en assurer, coupez en deux la pomme ou la poire ; trouvez-vous les pepins noirs, eh bien, c'est une

marque que le fruit est mûr ; mais si au contraire ils sont pâles ou blancs, il est verd, et vous vous garderez d'en manger. Si c'est une prune, ouvrez-là ; le noyau est-il fermement attaché à la chair, de sorte qu'on ne sauroit l'ôter qu'avec peine, elle est verte ; sort-il aisément, elle est mûre et vous pouvez la manger sans crainte. J'oubliois de vous conseiller de bien essuyer les fruits que vous allez manger ; le beau bleu, qui couvre la prune, ainsi qu'en général la rosée et toute humidité, qui enduit souvent les fruits, est très-nuisible à la santé. D'ailleurs, quelque sain, que soient les fruits mûrs, il en est cependant comme des autres choses. La trop grande quantité qu'on en mange est très-nuisible. En général, vous feriez bien, mes chers enfans, de ne jamais prendre plus de nourriture qu'il ne suffit pour appaiser la faim et la soif. Trop manger n'est qu'une mauvaise habitude, et je

suis sûr, qu'ayant atteint l'âge de la raison, vous saurez bon gré à vos parens de vous avoir refusé de manger tant que vous auriez voulu. J'ai vu bien des enfans, en différentes occasions, prendre tant de nourriture et manger si goulument, que toutes les personnes comme il faut les prirent pour des enfans mal élevés. Une autre suite très-ordinaire de la friandise ne mérite pas moins toute votre attention. Vous la trouverez en lisant l'histoire suivante.

Herman, fils d'un homme très-riche, avoit été confié aux soins d'un marchand de Bâle, pour faire chez lui son apprentissage. Dès son bas âge il avoit pris la mauvaise coutume de n'aimer que les morceaux délicats. Il n'en avoit guères chez son maître, dont la table étoit servie de mets ordinaires, mais bons. Comme ce n'étoit pas là son affaire, il méditoit les moyens de satisfaire son goût. Pour

cet effet, il s'adresse à sa mère et lui fait les plus vives instances de lui envoyer de l'argent de temps en temps, sous prétexte d'en avoir besoin pour différentes choses utiles. Cette mère trop bonne et trop crédule, lui accorde ses demandes. Tout cet argent-là ne fut dépensé qu'en friandises. Toutes les fois qu'il étoit envoyé pour faire une commission, ou qu'il obtenoit la permission de sortir le Dimanche, ou quelque autre jour, il ne manquoit pas de faire bonne chère. Cela l'exposa à faire la connoissance de plusieurs jeunes gens de la même trempe, ainsi que de toutes les boutiques de pâtisserie et autres semblables. L'argent commençoit à lui manquer ; eh bien, les marchands sachant que ses parens étoient très-riches, ne lui refusoient rien. Quand il avoit reçu de l'argent de sa mère, il ne payoit qu'une partie de ses dettes et en faisoit de nouvelles. A la fin de son apprentissage, sa

mère se vit obligée de payer de grands comptes pour lui chez tous les marchands pâtisseries et chez les traiteurs. Enfin, il fut fait Commis. Ayant plus de liberté et n'étant pas autant surveillé dans sa conduite, il étoit aussi moins retenu dans ses goûts, et il devenoit toujours plus déréglé. A midi et à souper il ne mangeoit presque rien à la table de son maître, mais il savoit bien s'en dédommager après, en fréquentant les traiteurs. Vous jugez bien qu'il falloit beaucoup d'argent pour faire face à toutes ces dépenses. A peine eut-il atteint l'âge d'homme fait, que son père et sa mère vinrent à mourir. Le voilà maître d'une grande fortune. Que fit-il? il quitta la maison de son principal, il se rendit au lieu de sa naissance, mais loin de continuer le commerce de son père, et de vivre en homme honnête et laborieux, il s'adonna tout entier à la crapule. Dès le grand matin il ne songea qu'à flatter

ses goûts délicats, et à s'abandonner à la gourmandise qui est sœur de la paresse. Aussi ne manqua-t-il pas de trouver des gens de sa façon, qui ne cherchèrent son amitié que pour partager ses jouissances. En effet, dès lors il remplit ses journées de la manière la plus honteuse ; ses repas étoient des festins qui se prolongeoient bien avant dans la nuit ; on n'y servoit que les mets les plus délicieux, les vins les plus exquis. Ma fortune, se disoit souvent notre gourmand, est assez grande ; je puis me procurer tout cela ; pourquoi me le refuser ? Il fit venir un habile cuisinier, auquel il donna de gros gages, pour fournir sa table de mets délicieux. Enfin ce fut Herman, qui avoit les primeurs de chaque saison, quel qu'en dût être le prix. Comment voulez-vous, qu'un homme qui fait de tels excès, reste en bonne santé ? Effectivement, on doit s'étonner de ce qu'elle ait pu suffire jus-

ques-là à tant de désordres. Mais en revanche toutes sortes de maux sont venus la remplacer. Peu-à-peu les mets les plus exquis cessèrent de flatter son goût ; il falloit tout l'art des cuisiniers pour en trouver de nouveaux, qui à leur tour ne firent qu'ajouter au dérangement de sa santé. Ce n'étoient plus aux cuisiniers, mais aux médecins, auxquels il dut avoir recours. L'un de ces derniers, homme très-sensé et très-habile, lui dit tout naïvement que c'étoit lui-même qui étoit l'auteur de ses maux, et que sa santé délabrée ne seroit jamais parfaitement rétablie. Ciel, quel coup de tonnerre pour ce jeune homme ! Ce n'est pas tout ! il auroit été trop heureux d'en être quitte pour avoir affoibli, ruiné son corps et corrompu son cœur par le dérèglement de sa conduite, d'avoir perdu l'usage de ses facultés, de n'être plus propre au travail, à l'occupation. Les disgrâces de

la fortune viennent leur succéder. Comme ses débauches journalières ne lui avoient point permis d'administrer ses biens, et comme tout ce qui demandoit de la peine et de l'application, lui étoit à charge, il avoit mis à intérêt tout son argent, pour ne vivre que de ses rentes. Un jour il reçut la triste nouvelle que son principal débiteur avoit fait banqueroute, et qu'il n'avoit plus la moindre espérance de recevoir son argent. En un mot, de riche qu'il étoit, tout d'un coup il étoit devenu très-pauvre. Un aussi grand désastre fut bien capable de jeter dans le délire un homme d'une santé aussi affoiblie et d'un corps aussi caduque. Il y a environ six mois, qu'il mourut à l'hôpital des fous, âgé de 40 ans. Eh bien, qu'en dites-vous, mes chers enfans ? cela n'est-il pas affreux ? voilà à quoi conduisent l'habitude de la gourmandise, aux excès ; ceux-ci aux désordres, aux maladies, aux

infirmités, et enfin à la plus misérable fin ! Quel homme utile Herman ne pouvoit-il pas devenir ? quel bien n'auroit-il pas pu faire ! que de personnes n'auroit-il pas été en état de rendre heureuses ! Ah ! je vous en conjure, n'oubliez jamais cette aventure. Souvenez-vous-en chaque fois que l'envie vous prend de dépenser votre argent en bonbons ou autres friandises ; le souvenir du malheureux Herman suffira pour vous ôter ce désir.

Il y a de la honte et même du crime à tourmenter les animaux.

Cependant bien des enfans se rendent coupables de cette injustice, faute d'intelligence, par légèreté, soit enfin qu'ils aient le cœur réellement corrompu. Ne savez-vous pas, que le bon Dieu n'est pas moins le créateur des animaux que des

hommes? Toutes les bêtes, sans exception, la plus petite mouche aussi bien que le cheval et le gros éléphant, sont faites pour être utiles, quand même nous ne le découvrons pas toujours dans un grand nombre. Puisqu'elles existent et qu'elles jouissent de la vie, il s'ensuit, qu'elles doivent être bonnes à quelque chose et avoir leur destination. Songez, par exemple, de quels avantages nous serions privés sans les bœufs, les vaches et les brebis. Réfléchissez-y tant soit peu, et vous en conviendrez aisément. Il y a quelque temps, que j'ai rencontré un garçon, qui avoit attaché un chat, et qui lui jetoit des pierres. Je lui en fis une verte réprimande et détachai la pauvre bête, qui nageoit presque dans son sang. Le jeune garçon me disoit, le chat est un animal si méchant et si vilain, je ne puis les souffrir. Peut-être que plusieurs d'entre vous, mes jeunes lecteurs,

seront du même avis. Eh bien, croyez-vous avoir le droit de tourmenter un chat, parceque c'est un animal faux et vilain. Mais cela ne tient-il pas à sa nature ? sauroit-il être autrement qu'il n'a été fait ? voulez-vous qu'il agisse contre sa nature ? La seule conséquence qu'on en peut tirer, c'est qu'on doit être sur ses gardes pour n'en être point égratigné, et qu'on doit enfermer les choses qu'il aime à croquer : mais certainement on ne doit pas faire de mal à ces animaux qui, d'ailleurs, sont très-utiles, en détruisant les rats et souris qui rongent le linge et les victuailles dans les maisons. Il en est de même de tous les autres, jusqu'aux mouches et aux cousins. Si cet insecte me pique, je puis le tuer sans le moindre scrupule ; mais en le tourmentant, en lui coupant d'abord les aîles et puis en lui arrachant les pieds, en lui donnant une mort lente, je mérite les reproches d'être un vilain et un

méchant. Il est vrai, que de petites bêtes comme les vers et les insectes, ne savent pas pousser des cris, et par là faire connoître leurs maux ; mais pouvons-nous croire pour cela qu'ils n'ont pas aussi le sentiment de la douleur comme nous autres hommes ? Supposez qu'après avoir fait une grande chute, après avoir eu une forte égratignure ou un pied foulé ou cassé, la douleur vous fit soupirer et verser des larmes : et qu'un autre témoin de vos souffrances, y trouvât du plaisir, au lieu d'avoir pitié de vous ; supposez encore, qu'il fût assez cruel d'ajouter à vos maux, au lieu de vous secourir ; dites donc, ne seroit-ce pas là une vilaine, une abominable créature ? n'auroit-il pas le cœur dur et méchant ? vous tombez d'accord avec moi, n'est-ce pas ? eh bien, serois-je moins dur, moins détestable, en me permettant des cruautés contre les bêtes ? en les tourmentant et en prenant plaisir à

leurs souffrances ? Croyez-moi, mes enfans, on ne peut être inhumain envers les bêtes sans l'être envers les hommes. Pour achever de vous en convaincre, voici quelques exemples qui j'espère, vous serviront de leçon.

François Passi, jeune garçon, âgé d'environ 10 ans, avoit obtenu de son précepteur, qui m'a conté cette histoire, la permission d'avoir un pivoine dans sa chambre. Après l'avoir eu assez longtemps, un soir retournant avec son précepteur d'une promenade ; comme il faisoit déjà sombre, il entra dans la chambre, et l'oiseau accoutumé à y sauter librement, se rencontra sous son pied et fut misérablement écrasé. On fit chercher de la lumière. Voilà la pauvre bête qui expiroit, en faisant encore quelques convulsions. Le précepteur du jeune homme, craignant avec raison, que cette perte ne l'affligeât sensiblement, se dispo-

soit à le consoler en lui promettant de faire acheter un autre oiseau. Hélas ! sa crainte étoit vaine. François regarda le pivoine mourant, se débattant encore un peu des ailes, et remuant les pieds, et —le dirai-je ?—il jeta des grands éclats de rire ; l'air moribond de cette pauvre bête lui fit le plus grand plaisir. Eh bien, qu'en pensez-vous, mes chers enfans ? ne trouvez-vous pas cette façon d'agir bien vilaine et bien criminelle ? Aussi le jeune garçon témoignoit-il par le reste de sa conduite, qu'il étoit faux, hypocrite, promettant chaque jour à ses instituteurs de se corriger, se moquant d'eux, dès qu'ils tournoient le dos, et se réjouissant de ses mauvais tours. C'est par cette raison, que ses compagnons d'école ne l'aimoient point et qu'il étoit généralement méprisé. Cet exemple ne vous prouve-t-il pas assez ce que je viens d'avancer : c'est qu'un homme dur et cruel envers les

bêtes, ne sauroit avoir des sentimens doux et honnêtes envers ses semblables ?

Un autre garçon que j'ai connu très-particulièrement, avoit un chien, petit animal très-doux et très-attaché à son maître. Il n'étoit pas plutôt seul, qu'il faisoit souffrir à la pauvre bête toutes sortes de cruautés, que je ne voudrois pas même vous raconter. Le chien supportoit patiemment toutes ces vexations. Mais un jour que le jeune garçon le traitoit si indignement, il se lève avec vivacité et mord si bien son vilain bourreau de maître, que celui-ci perdit subitement toute envie de continuer avec lui ses méchans procédés. La morsure d'un animal irrité jusqu'à la fureur est très-nuisible, puisque la bave qui entre dans la plaie tient du venin. C'étoit-là

le cas de ce garçon. Il va courir vers ses parens, en poussant de grands cris ; aussitôt on fait venir le chirurgien pour panser et pour bander sa plaie ; mais le poison s'étoit déjà communiqué au sang. Tous les remèdes manquèrent leur effet, et le petit garçon mourut dans les plus horribles convulsions sous les yeux de ses parens éplorés.

Telle est la suite des traitemens barbares qu'on fait essayer aux bêtes. Vous verrez en même temps que l'animal le plus doux, à force d'être maltraité, perd enfin patience, et saisit le moment de se venger cruellement de son bourreau.

Je ne dois pas oublier de vous rappeler à cette occasion une autre injustice, dont bien des personnes ne se rendent que trop souvent coupables. Je veux dire, qu'ils ont des animaux pour leur usage ou pour leur plaisir, sans cepen-

dant leur donner la nourriture nécessaire ; On a des chevaux et on veut qu'ils travaillent ; on a un chien et on veut qu'il garde la maison, et qu'il amuse son maître ; on a un ou plusieurs oiseaux pour se réjouir de leur ramage ; mais on les laisse presque mourir de faim. Cela est-il juste ? non sans doute. Qu'on aie donc une bête pour son usage ou pour son amusement, mais qu'on ne manque pas de le nourrir comme il faut. Mais cela m'est impossible ! j'ai besoin de mon argent pour des dépenses plus essentielles ! Eh bien, refusez-vous donc ce plaisir. J'ai encore un autre avis à vous donner, que vous suivrez à un âge plus avancé. Quand vous aurez un animal pour le travail, gardez-vous bien d'exiger qu'il fasse des efforts au-dessus de ses forces. Vous ne verrez que trop souvent des chariots tellement surchargés, que les pauvres chevaux pensent se rompre

la poitrine, et que pour comble de cruauté, on leur donne mille coups de fouet.

Bien des cavaliers, particulièrement ceux qui ont des chevaux de louage, croient pour un écu avoir acheté le droit de les traiter sans aucune pitié ; ils les font galopper de toutes leurs forces, et ils les harassent tant, qu'ils sont quelquefois pour tomber morts à leurs pieds. Outre que ces violentes courses leur causent des échauffemens qui les rendent malades et sourds, les font périr, ce qui cause la ruine du malheureux propriétaire ; elles sont aussi très-dangereuses pour le cavalier. Si le cheval rencontre une pierre, qu'il fasse un faux pas ou qu'il s'abatte, le cavalier a les jambes ou les bras fracassés ; souvent aussi, il est exposé à perdre son équilibre, et à être traîné sur le pavé par les pieds qui se trouvent engagés dans l'étrier.

Apprenez, mes chers enfans, à réflé-

chir de bonne heure sur tous ces dangers, à acquérir dès votre jeunesse de la prudence, de la sensibilité pour devenir un jour des hommes vertueux ; maintenant que vous êtes dans l'enfance, mais encore à un âge plus avancé, vous ne vous rendrez pas coupables de pareilles cruautés.

Les enfans ainsi que les personnes faites, doivent être sur leurs gardes, de ne jamais se faire des émotions, de peur ou de frayeur, à cause des fâcheuses suites que ces émotions entraînent. X

C'EST ici un point essentiel pour l'âge où vous êtes, et pour le reste de votre vie. Je vous prie donc d'y porter toute votre attention.

La crainte et la terreur ont une très-fâcheuse influence sur le corps, en causant non-seulement des défaillances et des crampes violentes, appelées communé-

ment le haut mal ou l'épilepsie, mais quelquefois aussi une mort subite. Supposez qu'on soit assez heureux d'échapper à ces maux, on a cependant à en craindre un autre, qui s'étend ordinairement jusqu'à l'âge le plus avancé. Ceux, qui dans leur bas âge se sont laissés jeter dans l'épouvante par de prétendues apparitions, ne manquent point pour l'ordinaire d'être peureux à l'âge fait, quoique bien convaincus qu'ils n'ont aucun sujet d'avoir peur. C'est en vain qu'ils s'efforcent dans la suite de se défaire de cette crainte et de cette anxiété ridicule. Il leur reste toujours une foiblesse dans les nerfs qui les rend tremblans comme la feuille à la moindre chose, au plus léger mouvement. Je vous citerai l'exemple d'un certain Professeur de ma connoissance, homme d'ailleurs très-sensé et très-instruit, qui n'osoit, sans une angoisse mortelle, se rendre à un endroit obscur,

ou il n'y avoit absolument rien à craindre. Il avouoit tout franchement, que c'étoit une mauvaise habitude contractée dans son enfance, et l'ouvrage de son imbécile nourrice, qui se plaisoit à lui faire peur dans l'obscurité. Aussi n'y a-t-il rien de plus naturel, et je vais vous l'expliquer. Les nerfs de notre corps qui sont autant de filamens blanchâtres qui du cerveau s'étendent dans tous nos membres, et desquels dépend le sentiment et le mouvement, une fois accoutumés à ces surprises soudaines de peur, perdent à chaque occasion pareille, leur force, et excitent des tremblemens, des frissons, qui nous agitent et nuisent également au corps et à l'esprit. Réfléchissez-donc, mes chers enfans, à quel malheur une peur peut faire tomber quelqu'un, que l'on rend incapable de jouir de la santé, et qui reste souvent dans un tel état de foiblesse, qu'il est incapable de travailler,

de penser et presque dans l'imbécillité : à combien de malédictions ne seroit pas exposé l'auteur de ce mal affreux, tant de la part de l'infortunée créature, mais encore de tout le monde : à combien de remords son âme ne seroit-elle pas en proie !

Faites-vous donc la loi inviolable pour votre vie, de ne jeter personne dans la consternation, soit enfans, soit personnes faites ; et quand vous voyez que d'autres vont se permettre cette coupable imprudence, faites votre possible pour les en détourner. Mais pour vous mettre vous-même à l'abri d'être intimidés et rendus poltrons par les autres, accoutumez-vous à aller partout, même dans l'obscurité et d'y rester des heures entières en cas de besoin. Pour en être capables, dites-vous sans cesse, qu'il n'y a absolument rien à craindre. Faut-il que vous alliez dans un endroit obscur et inconnu ?

eh bien, allez lentement, en tâtonnant toujours des pieds pour vous assurer que rien ne se trouve à votre rencontre qui puisse vous blesser. Faites-en autant de vos mains. Je suis sûr que de cette manière, vous marcherez aussi bien dans les ténèbres qu'au grand jour. Si par hasard quelque figure vient frapper vos yeux, chose bien possible entre jour et nuit, ou à la lueur de la lune, parce qu'alors les choses prennent souvent une forme toute singulière ; si, à cette occasion, un sentiment de crainte commence à se glisser dans votre âme, vous n'avez qu'à marcher tout droit à la chose qui vous paroît terrible, en vous disant : mais ne suis-je pas fort sot d'avoir peur ? de quoi donc m'inquiéter ? Examinez chaque fois la chose de plus près, et vous trouverez toujours que votre terreur n'a été que panique, que votre peur n'a été que dans l'imagination ; et vous ne pourrez guères vous

empêcher de vous moquer de vous-même. Voici encore quelques autres récits, qui acheveront de vous montrer les suites dangereuses d'une sotte timidité ou du misérable plaisir que trouvent certaines gens à faire peur aux autres.

Un jeune homme qui dans son enfance s'étoit amusé des heures entières à écouter les contes superstitieux et absurdes, que lui faisoient sa nourrice et de sottes servantes, en étoit devenu si peureux, que non-seulement il ne lui étoit pas possible, sans des transes mortelles, de se trouver dans l'obscurité, mais même de demeurer tout seul. Quand par hasard il se trouvoit sans compagnie dans le jardin de son père, lorsqu'il commençoit à faire sombre, il n'y avoit pas moyen de l'y faire rester à quelque prix que ce fut, parce que le simple bruit d'une feuille lui faisoit peur. On eut dit, qu'en avançant en âge il deviendroit moins ridicule, mais il étoit

encore grand poltron à l'âge de 14 ans. Un jour, vers la fin de l'été, il devoit porter une lettre importante à sa tante qui demouroit dans une campagne éloignée d'environ une lieue. Ses parens, qui connoissoient très-bien sa timidité, en lui donnant cette commission, avoient eu l'intention de lui inspirer un peu de courage. D'abord le jeune Gustave cherchoit mille prétextes pour s'en exempter, disant : que la nuit viendroit tomber avant qu'il fût arrivé ; qu'il falloit aller pendant une heure dans les bois, et mille autres choses que la crainte lui suggéroit. Effectivement il commençoit à faire sombre et son chemin le conduisoit au travers d'un petit bois ; mais la soirée étoit singulièrement belle et d'ailleurs ses parens savoient très-bien que ce chemin-là étoit pratiqué, et qu'il y avoit toujours beaucoup de monde fort avant dans la nuit. On étoit convenu, que le petit poltron resteroit chez

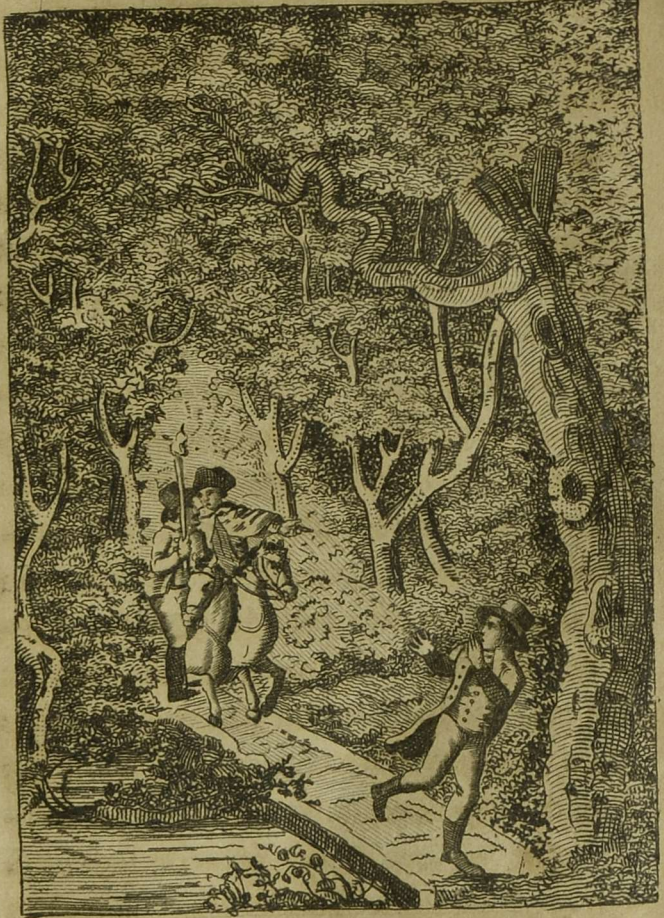
sa tante, pour revenir le lendemain matin. Enfin il se mit en route, mais non sans de grands battemens de cœur. D'abord cela alloit assez bien, mais étant entré dans le bois et ne trouvant par hasard personne, il fut tellement saisi de peur, qu'il commençoit à trembler de tout son corps et qu'il ne lui fut plus possible d'avancer d'un seul pas. Pour surcroît de malheur, le ciel d'abord très-serein, commença à se couvrir de nuages et devint obscur. Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre les terribles angoisses du jeune voyageur ; il s'assit, ou pour mieux dire, il tomba accablé sur le chemin. Aussitôt son imagination lui présenta les choses les plus terribles. Tantôt il croit voir venir à lui un homme de fort grande taille ; tantôt un animal à trois têtes ; tantôt il aperçoit un bras long et noir qui s'avance pour le prendre : enfin il n'y a que de terribles figures qui se présentent à lui. L'angoisse

où il se trouva fut incroyable ; il pensa mourir des convulsions les plus violentes. Il resta dans cet état affreux jusqu'à la nuit.

Les ténèbres étoient épaisses. Tout d'un coup il entend derrière lui trotter des chevaux à quelque distance. Il y porte ses regards et aperçoit une figure bien faite pour exciter l'horreur. Un homme de grande taille, monté sur un cheval d'une énorme grosseur, l'un et l'autre étincelans de feu, éloignés encore, mais venant tout droit à lui. Le jeune garçon s'efforce de ramasser le peu de force qu'il lui reste, et de courir à toutes jambes. Dans cette obscurité il ne put manquer de se heurter à chaque pas, ou d'accrocher son habit. Sa peur lui fit accroire que c'étoient autant de bras qui le retenoient et l'égratignoient. En attendant l'homme de feu s'approche derrière lui ; le bruit augmente ; le voilà

sur ses talons. Gustave tombe par terre sans connoissance. Son saisissement fut si grand, qu'il ne savoit rien de tout ce qu'on lui fit ; il fallut près d'une heure pour qu'il put reprendre ses esprits. Enfin il ouvre les yeux ; nouveau sujet d'étonnement pour lui ; il se trouve au lit, dans la maison de sa tante, qui se tenoit devant lui. Il éprouva le sentiment d'un homme qui se réveille après un rêve pénible ; aussi étoit-il singulièrement fatigué et comme rompu. Cependant il porte des regards timides autour de lui. Alors la tante l'aborde avec douceur, pour savoir quel motif l'avoit conduit si tard dans le bois, et ce qui lui étoit arrivé. Ah ! grand Dieu, dit-il en soupirant, et puis il raconte son aventure que vous venez de lire ; il termine l'histoire de l'homme de feu en disant, que celui-ci l'avoit atteint et terrassé ; mais qu'il igno- roit parfaitement le reste de son aven-

ture, ainsi que la manière dont il avoit été transporté ici. Vous voilà étonnés, mes chers lecteurs, n'est-ce pas ? vous voudriez savoir comment cela s'est passé, et ce qu'étoit l'homme de feu ? Je vais vous satisfaire. Gustave dans le bois, à l'entrée de la nuit, perdit tout-à-fait l'usage de ses sens, sa poltronnerie lui fit voir les objets tout autrement qu'ils n'étoient réellement. Les branches des arbres étoient les bras noirs qui le saisissoient, et ainsi des autres apparitions qui étoient toutes très-naturelles. Le prétendu cavalier de feu étoit le Juge du voisinage, qui revenoit de la ville, précédé de son valet d'écurie qui éclairoit son maître, le flambeau à la main. Mais le saisissement de Gustave lui avoit fait prendre les deux cavaliers, avec le flambeau et les étincelles, qui tomboient à terre, comme à l'ordinaire, pour des monstres vomissans le feu. Le valet,



voyant courir le peureux, redouble ses pas ; et fit, comme dit le proverbe : “ on donne la chasse à ceux qui fuyent.” Celui-ci, épuisé de forces, tombe enfin, accablé et sans connoissance. Il est atteint, et on met pied à terre pour voir ce qu'étoit devenu le jeune homme, qui avoit l'air d'être mort. Après avoir approché le flambeau, il fut d'abord reconnu, parce qu'on l'avoit vu souvent chez sa tante : fort étonné de le trouver là au milieu de la nuit. Le valet fut obligé de le mettre sur son cheval devant lui, et il continua sa route vers la campagne de la tante du jeune garçon. Vous jugez bien quelle aura été la frayeur de la bonne tante en voyant son cher neveu dans un pareil état. On se hâte de le transporter au lit ; on le frotte doucement ; on lui donne à sentir des sels et odeurs fortes ; mais il est long-temps sans donner aucun signe

de vie. Enfin il lève les yeux et reprend connoissance.

Lorsqu'il eut achevé le récit de ses terribles aventures, la tante et le juge qui étoit demeurés là lui expliquèrent tout. Mais Gustave, sans en tenir aucun compte, persista dans sa sottise superstitieuse. Enfin, pour porter la conviction dans son esprit, le bailli et son valet se remirent à cheval, tandis que Gustave les regardoit par la fenêtre. Maintenant il convint de son tort et resta confus de sa conduite. Cependant les bras noirs qui l'avoient tant tirailé étoient encore un mystère pour lui. On parvint enfin à lui expliquer cela ainsi que le reste. Dès lors il se promit bien de ne se laisser plus effrayer de sa vie, mais de s'accoutumer au courage et à la hardiesse. Tout cela étoit beau et bon ; mais la frayeur lui a laissé de funestes suites. Ses nerfs en ont été

si affoiblis, qu'aujourd'hui le plus petit objet le fait tomber dans de grandes convulsions, jusqu'à le renverser par terre et à perdre tous ses sens. Ce mal l'oblige d'avoir toujours un conducteur. Il est vrai qu'il est plus raisonnable, qu'il convient des folies de sa jeunesse ; mais aussi la pensée d'avoir été lui-même l'auteur de ses maux, lui fait verser des pleurs amers. Malgré tous les remèdes qu'on ne cesse d'employer, malgré tous les soins et tout l'argent que ses bons parens prodiguent à cet effet, il ne paroît pas qu'on puisse espérer de le voir jamais parfaitement rétabli. Il est bien à craindre qu'il ne soit languissant toute sa vie.

Ne voilà-t-il pas un triste exemple des maux irréparables auxquels on s'expose en se laissant dominer par une crainte mal fondée et superstitieuse ? En faut-il davantage pour vous persuader d'être hardis et courageux ? non-seulement pour

s'épargner bien de la honte, mais pour éviter en même temps la perte de sa santé, comme le pauvre Gustave. Et vous particulièrement, mes chères filles, vous qui d'ordinaire êtes encore plus peureuses que les garçons, faites, je vous en conjure, faites votre possible pour devenir plus courageuses. En s'y accoutumant de bonne heure, on devient sans peine très-aguerrie. On se rit des contes absurdes des servantes et des vieilles femmes. Il y a tant de jeunes personnes de votre sexe, qui sont l'objet du ridicule et de la moquerie des gens raisonnables. J'en connois moi-même une âgée de neuf ans, qui s'appelle Emilie ; fille d'ailleurs très-bonne et sage, mais si peureuse, si peureuse qu'elle en est bête. S'agit-il de rester pendant quelques minutes seule dans une chambre obscure, elle a des transes mortelles. Veut-on qu'elle cherche quelque chose dans une autre chambre,

sur le soir, à l'obscurité, elle fait mille excuses et n'obéit qu'après des ordres très-positifs et réitérés. Etant couchée, pour ne pas rester seule, elle veut que la porte qui communique avec la chambre ordinaire de ses parens reste ouverte, pour qu'elle puisse voir la lumière et entendre la voix. Ce défaut de la jeune Emilie a déjà pris de si fortes racines, que malgré les réprimandes de ses parens et de sa sœur aînée, fille d'esprit et d'un excellent caractère, elle n'a pas encore pu parvenir à s'en défaire. Si elle ne se corrige point, elle deviendra une déplorable créature qui fera rire tout le monde, et ne manquera pas de détruire sa santé. Mais j'ai lieu d'espérer qu'elle deviendra plus traitable sur cet article-là. A propos de timidité, je crois devoir attirer votre attention sur un autre défaut très-commun à plusieurs d'entre vous, c'est d'avoir en horreur certaines bêtes, souvent très-

petites et nullement malfaisantes. Par exemple, à la vue d'une souris, d'une simple chenille ou d'une araignée, et plus encore en remarquant une de ces dernières sur votre habit, vous êtes saisies de frayeur, vous jetez les hauts cris, comme si vous étiez menacées, du plus grand danger. Mais, dites-moi, ne mériteriez-vous pas qu'on se moquât bien de vous ? Une souris, une bête aussi petite, jolie et vive, quel mal pourroit-elle vous faire ? Soyez sûres qu'elle ne vous mordra pas. Mais une chenille, une araignée ! insectes qu'on peut tuer du bout du doigt ! Et c'est là de quoi vous avez peur ? n'êtes-vous pas bien ridicules ? essayez une fois d'en toucher une et vous trouverez que j'ai raison. Voici comment j'ai appris à ma sœur, qui craignoit singulièrement les araignées, à les tenir dans la main, et même à les laisser promener sur son corps. J'ai pris une araignée d'abord, je l'ai

faite toucher à ma sœur seulement du bout du doigt, puis je lui ai fait passer la main sur le corps de la petite bête, enfin je l'ai obligée de la prendre entre les deux doigts. En répétant cet exercice, elle a appris à toucher toutes sortes d'araignées, grandes et petites, sans horreur et même sans la moindre crainte.

D'autres ont si peur des vaches, des cochons et de pareils animaux, qu'elles n'en toucheroient pas un à quelque prix que ce fût. Il est vrai, qu'on a souvent raison d'être en garde contre eux. Mais quelle différence entre une sage précaution et une ridicule crainte ! la prudence exige d'éviter la rencontre de ces animaux ; mais elle seroit fort outrée et tiendrait de la poltronnerie si on vouloit se cacher quand on est encore fort éloigné, ou si on n'osoit les toucher, quand on sait qu'ils sont hors d'état de nous faire du mal. Rien de plus aisé, mes chères

filles, que de se corriger de ce défaut. La sœur d'Emilie s'est trouvée une fois dans ce cas. Elle craignoit tant ces animaux, qu'en les rencontrant dans un grand chemin, elle préféroit de faire un grand détour que d'en approcher. Aujourd'hui elle est encore très-circonspecte à cet égard, et c'est ce que la prudence exige, mais bien loin de les craindre, elle ose les toucher et même les caresser sans la moindre peur.

Je ne puis m'empêcher de vous conter encore un accident qui est arrivé il y a quelques années à un de mes amis, gouverneur d'un jeune homme, avec lequel il faisoit un voyage. Etant descendu un soir dans une auberge pour y passer la nuit, ils apprirent que la fille de l'hôte venoit de mourir quelques heures avant leur arrivée. Le jeune homme, grand poltron, quoiqu'il parlât souvent de son courage, eut envie de quitter tout de

suite cette auberge, parce que la seule idée d'être dans une maison où il y avoit un mort, suffisoit pour lui faire peur. Son guide ne s'en fut pas plutôt aperçu, qu'il lui fit des représentations très-fortes à cet égard et finit par le tourner en ridicule. Enfin ils restèrent et on leur donna à tous deux une même chambre à coucher avec deux lits. Au milieu de la nuit, le jeune homme s'éveille, et ses yeux rencontrent d'abord une porte qui étoit vis-à-vis de son lit et qui communiquoit avec la chambre voisine ; il y porte ses regards avec inquiétude : mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ? quoi ! il voit ; oui, il croit voir dans la porte même une figure de femme, vêtue de blanc, qui d'un mouvement lent s'approche de son lit. Le voilà qu'il tremble et qu'il sue à gros bouillons, et se meurt de peur dans son lit. D'un son de voix très-craintif, il appelle son gouver-

neur. A force de crier, il parvient à l'éveiller. Mais voyez, dit-il, je vous en prie, la voilà qu'elle vient ! qui donc ? mais c'est la fille de l'aubergiste qui revient. Oh ! la voilà, c'est bien elle qui s'avance vers moi. Mon ami lève les yeux et regarde vers la porte, en criant : qui est là ? comme il n'eut point de réponse, il saute brusquement du lit pour examiner ce que c'étoit. Aussitôt qu'il voit son gouverneur aller à la porte, le jeune poltron, jetant les hauts cris, se cache dans ses draps. Qu'étoit-ce donc ? devinez ! ni plus, ni moins qu'une petite table ronde, garnie d'un rideau, sur laquelle il y avoit une tête à coiffe, surmontée d'un bonnet de femme. La porte ne tenant pas ferme dans le loquet, s'étoit peu à peu ouverte. Le vent qui entroit par la fenêtré ouverte avoit remué le ruban du bonnet, et c'est ce qui lui présenta l'image d'une figure mouvante. Les éclats

de rire, dont mon ami ne put se défendre à cet aspect, augmentèrent le trouble du jeune héros qui les prit pour des cris d'horreur, jusqu'à ce qu'enfin il fut convaincu de son erreur et combien sa peur étoit ridicule. Il avoua dans la suite à son gouverneur, que son angoisse avoit été au-delà de toute expression et qu'il avoit cru étouffer, tant la peur lui avoit serré le cœur. Il ajouta, qu'il souhaiteroit au prix de la moitié de son bien, que cette aventure n'eût jamais eu lieu. Malgré tous ses soins, mon ami eut beaucoup de peine à en faire, dans la suite, un homme courageux.

Je me rappelle une aventure du temps que je faisais encore mes écoles. Un de mes camarades, âgé d'environ 15 ans, fréquentoit, ainsi que moi, pendant l'hiver, une leçon privée de 4 à 5 heures du soir. Un jour il me raconta, qu'en rentrant chez lui et traversant la salle, au

bout de laquelle étoit sa petite chambre, il avoit vu dans un coin une figure blanche, toute singulière, et que l'ayant abordée, au lieu de répondre, elle s'étoit tantôt allongée, tantôt raccourcie. Sans essayer le moindre embarras, il entre dans sa chambre, bat lui-même le briquet et allume une chandelle, avec laquelle il rentre dans la salle ; mais il ne voit et n'entend plus la moindre chose. Ce soir, continua-t-il, si la figure blanche paroît encore, je découvrirai certainement ce que c'est, étant bien convaincu qu'il y a là-dessous quelque supercherie. Pour cet effet, il se propose de se munir d'un bon bâton, pour recevoir comme il convient un hôte aussi importun. J'étois sûr qu'il tiendrait parole, parce que né avec beaucoup de courage, il n'avoit peur de rien. Moi, qui dès ma première jeunesse, grâces à mes bons parens et à mes instituteurs, avois pris la même habitude,

je n'hésitai pas un instant à consentir à lui tenir compagnie. Armés de bons bâtons, nous attendions avec impatience l'arrivée du soir ; mais en vain ; notre curiosité cette fois-là ne fut point satisfaite ; nous ne vîmes, nous n'entendîmes pas la moindre chose. Après avoir cherché aventure plusieurs jours de suite, nous prîmes le parti d'y renoncer, et je reprochai à mon ami d'avoir été la dupe d'une imagination exaltée ; mais il persista dans son dessein. Quelques jours après, un soir qu'il étoit tard, il vint me trouver. Eh bien, me dit-il, j'ai découvert le spectre. Je m'en réjouis ; mais en même temps je fus frappé de l'air abattu de mon ami ; je le priai donc très-instamment de me raconter toute l'aventure. Etant rentré ce soir à 5 heures, comme à l'ordinaire, je vois derechef, me dit-il, dans le même coin du salon la même figure blanche. Malgré le peu

d'espoir qui nous restoit de dévoiler le mystère, j'avois cependant pris la précaution de cacher ma canne sous l'armoire, placée à l'entrée du salon, pour en faire usage en cas de besoin. Cette fois, sans hésiter, je saisis mon instrument et marche tout droit au revenant. Je lui crie : qui est là ? point de réponse ; mais il s'allonge et se raccourcit comme la première fois. Alors je lui applique de toutes mes forces un grand coup. Voilà qu'il tombe par terre en s'écriant : ah mon Dieu ! Vous êtes curieux de savoir ce que c'étoit ! eh bien, le voici : C'étoit la servante de la tante du jeune homme. La pauvre fille, d'après le propre aveu qu'elle en fit dans la suite, avoit voulu se venger de lui, pour avoir dénoncé une fois à sa tante un mensonge qu'elle avoit dit. Vous jugez bien quel dut être l'effroi de mon ami, lorsqu'après avoir cherché en toute hâte de la lumière,

il vit cette personne terrassée à ses pieds, baignée de son sang qui couloit à grands flots de sa tête meurtrie. La tante n'étant pas à la maison la servante avoit encore choisi ce moment comme la première fois. Mon ami fit demander sans délai un chirurgien, qui heureusement logeoit dans le voisinage ; il se remit un peu de son effroi, en apprenant que la blessure n'étoit pas mortelle. Le chirurgien l'avertit néanmoins, qu'à deux doigts de là la plaie auroit coûté la vie à la pauvre fille. Naturellement doux et compâtissant, mon ami fut pendant assez long-temps saisi et abattu, parce que la malheureuse personne, victime de sa propre imprudence, quoique hors de tout danger, avoit à souffrir de longues et cruelles douleurs. Quel terrible sort, si elle avoit perdu la vie pour avoir voulu jouer ce tour, et cela par sa propre faute !

Un jour trois amis furent invités chez un de leurs anciens camarades d'école, alors propriétaire d'une terre. Ils acceptèrent l'invitation et s'y rendirent ensemble à cheval. Le soir on les conduisit dans leurs chambres à coucher; l'une étoit pour deux personnes; le troisième, nommé Séran, eut la sienne à part.

Vers minuit, Séran fut éveillé par un bruit; il écoute; c'étoit dans le vestibule de sa chambre. Il se rendort, mais ce ne fut pas pour long-temps. Un plus grand bruit le réveille. Maintenant il se met sur son séant pour faire plus d'attention. Le bruit approche de plus en plus, et tout d'un coup la porte s'ouvre. Une figure blanche comme la neige paroît s'avancer doucement vers le lit. Il est vrai que Séran fut d'abord un peu saisi; mais il se remit tout de suite, car il ne

manquoit pas de courage. Il saute du lit, passe sa redingotte et prend un de ses pistolets posés sur une table. Ici, le revenant s'arrête un moment, et Séran attend tranquillement ce qu'il lui plairoit de faire. Puis le spectre lui fait signe d'une manière noble et imposante de le suivre. Sans hésiter un instant, il obéit, toujours le pistolet à la main. Le revenant l'ayant conduit à travers un long corridor, ouvre une porte, placée à son extrêmité, en lui faisant signe d'y entrer. Il avance, la porte se ferme subitement derrière lui. Le voilà seul dans une petite chambre, qui n'avoit qu'une seule fenêtré. Il n'aperçoit rien d'abord à la lueur de la lune, il voit seulement sous la fenêtré quelque chose, comme une petite table couverte d'un drap noir. Séran veut savoir ce qu'étoit devenue la figure blanche, mais il trouve la porte fermée à la clef. Après quelques tentatives inutiles

pour l'ouvrir, il se rapproche encore de la fenêtre et regarde de tous côtés la machine noire. Pendant qu'il réfléchit pour prendre ses mesures, le drap noir lui parut se mouvoir. Il ne s'étoit point trompé. Le mouvement étoit très-réel, mais très-uniforme. Enfin il ne put résister plus long-temps à la curiosité de savoir ce que c'étoit : il lève le drap. Grand Dieu, que voit-il ? une tête humaine, trempée de sang, ouvrant une large bouche et faisant sortir la langue ; voilà ce qui étoit sur la table. Vous n'attendrez pas sûrement qu'à cette vue Séran n'ait été frappé de consternation. Il recule quelques pas, mais ayant tout de suite repris courage, il se propose d'examiner de plus près, le pistolet à la main, ce que c'étoit. Mais dans l'instant même qu'il alloit s'approcher, la table se fend en deux, et la tête sanglante se lève avec un grand éclat de rire. Vous devinez

que c'étoit une mauvaise plaisanterie que l'on avoit faite à Séran. C'étoit en effet un de ses compagnons déguisé en spectre, qui l'avoit éveillé et ensuite entraîné dans le cabinet. L'autre avoit pris la figure ensanglantée. Pour cet effet, il avoit passé sa tête par une table travaillée exprès pour cela, composée de deux parties qui laissoient une ouverture au milieu, ce qui donnoit l'apparence d'une tête posée sur une table. Il me reste à satisfaire votre curiosité sur les motifs qui ont pu déterminer les deux amis à jouer ce tour. S'entretenant un jour tous ensemble sur les revenans et autres pareils contes, Séran soutint, ainsi que tous les gens raisonnables, que tous ces contes étoient de pitoyables fictions, et qu'il n'avoit jamais eu peur, et qu'il n'auroit jamais peur de quoi que ce fût. Là-dessus les deux autres concertèrent les moyens de lui faire subir cette épreuve à la pre-

mière occasion. Mas un an, ou environ, se passa avant qu'ils pussent exécuter leur dessein. Le séjour qu'ils alloient faire chez leur ancien camarade, leur parut une occasion favorable ; c'est pourquoi ils lui communiquèrent d'avance leur projet, en le priant de faire les préparatifs nécessaires pour l'exécuter.

N'est-il pas vrai, mes chers enfans, que vous avez frissonné à la lecture de cette histoire ? *non, j'ai eu peur.* Elle vous offre deux leçons ; d'abord, qu'il n'y a aucun sujet de craindre de pareilles apparitions ; ensuite qu'il est bien déraisonnable et dangereux de faire peur aux autres. Comment donc, si Séran avoit lâché son pistolet ? et il ne s'en est pas beaucoup fallu. Gardez-vous donc toujours de vous permettre une pareille plaisanterie ; tâchez même d'éviter toutes celles de cette espèce ; comme de se cacher derrière une porte, ou une armoire, etc. et d'en sortir rapidement en

poussant de grands cris, ou avec un déguisement effrayant. Mais ce sont là des bagatelles, me direz-vous ! eh bien, ces prétendues bagatelles ont eu bien souvent les plus funestes suites. Quand vous voyez que d'autres veulent se permettre ces sottises plaisanteries, vous devez vous y opposer, et vous ménagerez par là la santé de bien des personnes. Mais lorsque vous rencontrerez vous-mêmes quelque chose que vous ne pouvez pas vous expliquer, au lieu de trembler et de prendre la fuite, comme font les poltrons, examinez-là avec précaution et exactitude, et vous n'y trouverez quoique ce soit qui puisse vous inspirer de l'effroi, ou vous exposer au moindre danger.

On a grand tort de se moquer des défauts naturels d'autrui.

CHARLOTTE Méry avoit la mauvaise habitude de donner des sobriquets à ses compagnes d'école, et particulièrement de se moquer de leurs défauts naturels. On lui avoit mille fois représenté combien cela étoit indécent. Mais on avoit beau dire, on prêchoit à une sourde. Comme elle étoit elle-même très-bien faite, elle donnoit peu de prise à la moquerie et à la critique. Une de ses amies avoit le défaut d'être louche, mais du reste c'étoit une bonne et sage enfant. Charlotte ne l'appeloit que Louison la louche, Louison aux yeux de travers, Louison.....que sais-je encore ! Puis quand celle-ci, blessée de ses reproches, se mettoit à pleurer, elle témoignoit sa

joie en disant : tu pleures de travers, oh les vilains yeux que tu as ; ils ne ressemblent pas aux miens, regarde comme ils sont beaux. La pauvre Charlotte ne songeoit pas combien la beauté est une fleur de peu de durée. Un jour qu'elle se trouvoit avec Louise dans une société de ses amies, où elle s'attachoit surtout à ridiculiser et à mortifier cette bonne fille, elle commença à se trouver mal, et eut la petite vérole. Cette maladie la jeta, ainsi que ses parens, dans le plus grand trouble, d'autant plus qu'étant cette année-là fort maligne, elle avoit enlevé un grand nombre de personnes. La pauvre Charlotte en souffrit beaucoup, et ce qui ajouta surtout à ses peines, ce fut la peur d'en mourir, ou du moins de voir ses beaux traits défigurés. Les soins du médecin l'arrachèrent à la mort, il est vrai, mais ils ne purent pas empêcher qu'elle ne laissât des traces fâcheuses sur cette

jolie physionomie qui rendoit Charlotte si fière. Un œil étoit entièrement perdu ; cette peau, jadis si unie et d'un teint superbe, ces bras et ces mains autrefois si blanches, étoient parfaitement grêlées et couvertes de cicatrices ; enfin elle ne se ressembloit plus. Lorsqu'elle se vit pour la première fois dans la glace, après son rétablissement, ce qui autrefois lui procuroit la plus agréable satisfaction, fut pour elle un sujet d'une mortelle tristesse, elle étoit même sur le point de s'évanouir. Jamais elle n'auroit pu croire qu'il fût possible d'être tant défigurée. A ce point, jugez quels regrets elle dut éprouver en rentrant à l'école et en voyant cette Louise, dont elle s'étoit autrefois moquée ? Comment ses regards oseront-ils rencontrer les siens sans qu'elle se fasse des reproches amers ? Combien de fois l'as-tu raillée et maltraitée, pour être louche ? toi, qui étois jadis si enchantée

de ta figure, et aujourd'hui si enlaidie, que Louise aux yeux louches, est en comparaison de toi une vraie beauté ! Comment, si on te rendoit aujourd'hui la pareille, pourrois-tu t'en plaindre ? n'est-ce pas là la juste récompense de tes torts passés ? .. O mes chers enfans, ne vous rendez jamais coupables de railler qui que ce soit sur leurs défauts naturels. Ne sont-ils pas assez à plaindre ceux qui ont le malheur d'en avoir ? Ah qu'il est honteux, qu'il est abominable de les mortifier en les leur dévoilant ! N'est-ce pas, au contraire, un devoir sacré pour nous de soulager leurs peines ? Bénissez plutôt la divine bonté de vous avoir accordé un corps sain et bien fait, et tâchez de mériter ce précieux don du ciel, en en faisant un digne usage. En général, faites-vous une loi sévère de ne jamais faire de vos camarades l'objet de vos plaisanteries. Il n'y a que trop de jeunes gens qui

cherchent à railler les autres à chaque occasion, et souvent même par la misérable raison que tel ou tel a des parens moins distingués et moins riches. O que cette habitude est méprisable, qu'elle est la marque d'un méchant caractère ! La bonne Providence qui vous a placé au sein d'une famille distinguée, ne pouvoit-elle pas vous faire naître dans l'obscurité et dans la misère ? Craignez, en vous enorgueillissant des faveurs qu'elle vous a accordées, d'attirer sur vous des revers et des humiliations.

Tâchez donc plutôt de faire honneur à votre état par une conduite douce et modeste. Soyez honnêtes et obligeans envers tous les hommes, et n'oubliez jamais que ceux qui aujourd'hui sont d'une basse condition et vivent dans l'indigence, pourront très-bien un jour jouir d'un crédit et d'une fortune fort supérieure à la vôtre. Jugez d'ailleurs, si vous seriez fort con-

tens de vous voir traités avec dédain par ceux que leur rang et leur fortune ont placés au-dessus de vous ? Regardez, je vous prie, tous vos semblables, même les plus pauvres et de la plus basse extraction, comme vos frères et vos sœurs ; et ne le sont-ils pas effectivement ? N'avons-nous pas tous un père commun, qui nous aime comme ses enfans ? Gardez-vous donc soigneusement d'affliger et de mortifier qui que ce soit ; au contraire, à présent ou dans un âge plus avancé, saisissez avec joie toutes les occasions de consoler les affligés et de ramener la sérénité dans leur âme ; d'assister les malheureux et de leur porter tous les secours possibles, quelque peine que cela puisse vous coûter. Si parmi vos camarades il s'en trouve dont les facultés d'esprit n'égalent pas les vôtres, au lieu de vous en moquer, plaignez-les, exhortez-les avec douceur, si vous pouvez ; secondez-les

dans leurs petits travaux aussi souvent que les circonstances le permettront. Si vous ne prenez pas de bonne heure l'heureuse habitude d'être doux, sensibles et obligeans, vous serez un jour, croyez-moi, des hommes grossiers, durs et inhumains, qui prétendront en vain à l'estime et à l'affection des autres, tandis qu'en suivant mes conseils, vous ne manquerez pas de gagner tous les cœurs.

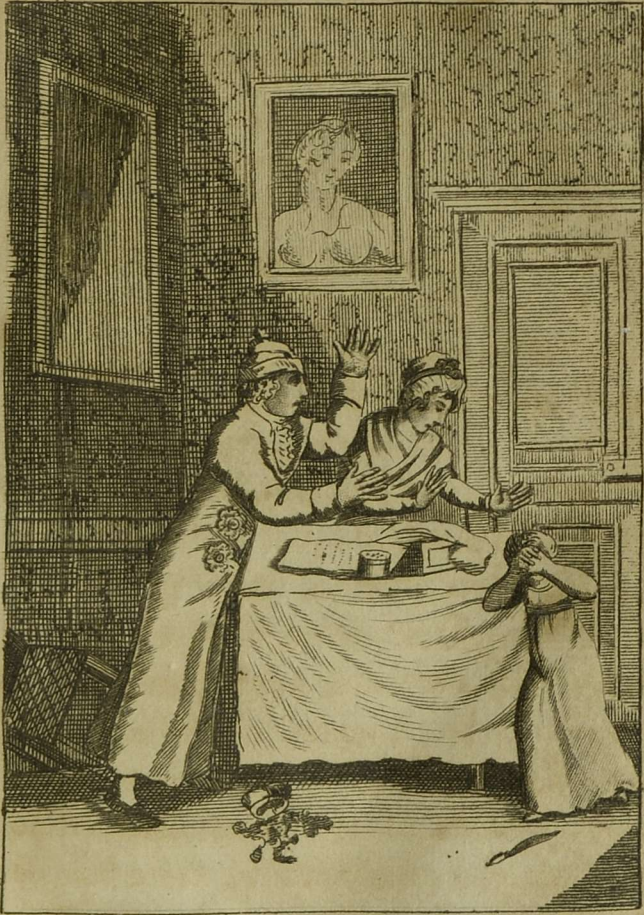
L'entêtement et l'opiniâtreté attirent aux enfans le mépris et toutes sortes de maux.

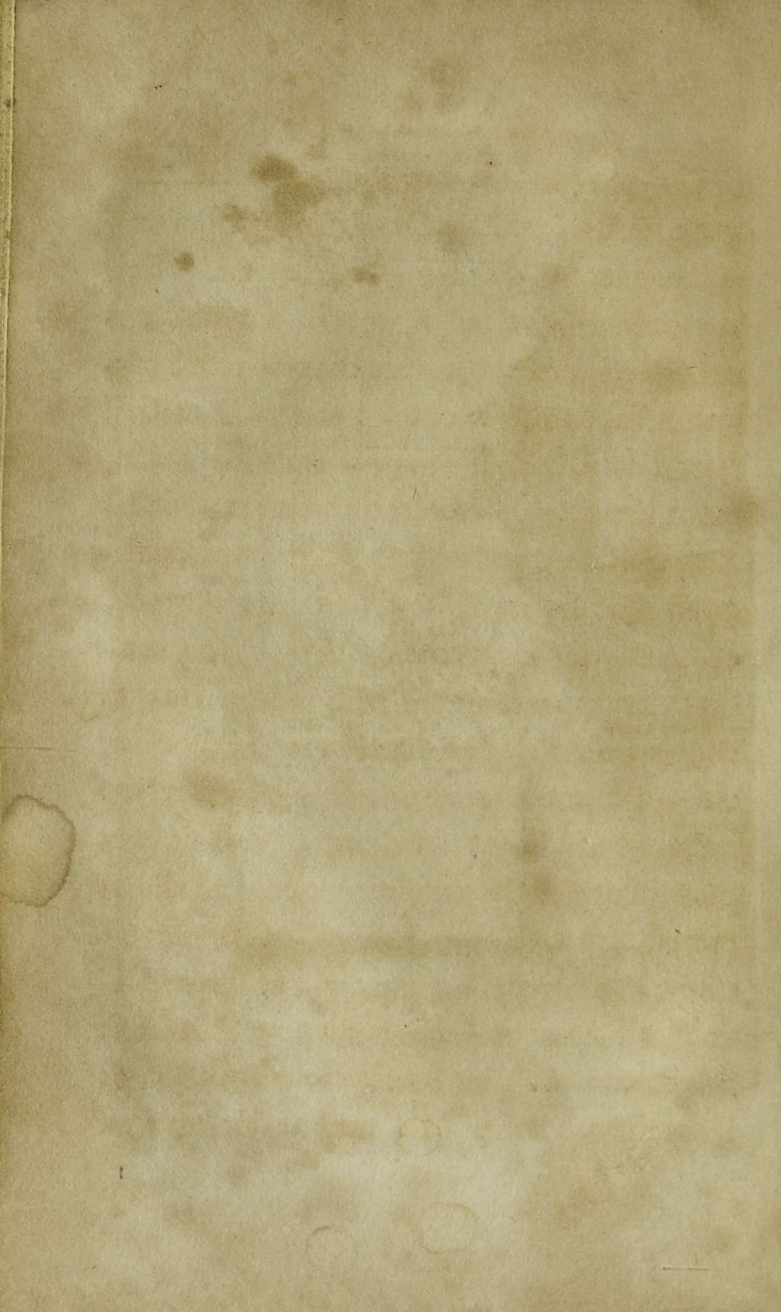
SANS doute qu'on vous a donné mille fois cette leçon ; et que votre propre expérience vous a fait voir souvent les tristes suites d'un défaut si condamnable. Cependant il ne sera pas superflu, je crois, de vous communiquer encore deux histoires qui vous prouveront suffisamment

quels malheurs on se prépare par ces deux vices.

Dans une certaine ville, il y avoit une famille d'enfans qui étoient tous forts, doux et obéissans, à l'exception de la petite Amélie, fille si opiniâtre et si méchante, qu'elle étoit connue dans toute la ville sous le nom de Amélie la revêche. Aussitôt qu'elle s'étoit mise dans la tête d'avoir une chose, elle n'avoit plus de repos qu'elle ne fut parvenue à satisfaire ses désirs ; et quand elle n'y réussissoit point, elle ne cessoit de pleurer et de crier ; elle alloit même jusqu'à heurter et maltraiter tout ce qui l'entouroit. Vous sentez bien qu'une pareille conduite devoit la rendre haïssable à tout le monde. Un jour ayant aperçu sur la table de son père un canif, elle y porta la main, parce qu'elle avoit la mauvaise habitude de toucher tout ce qui se trouvoit à sa portée, quand même cela ne la regardoit

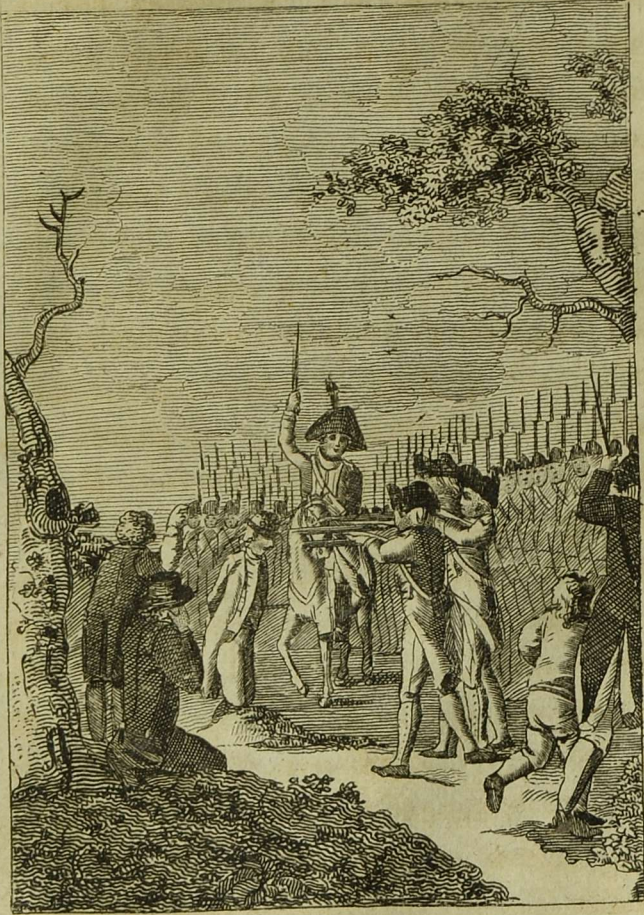
absolument point. Le père retira le canif des mains d'Amélie, en lui disant qu'il étoit fort tranchant et fort pointu, et qu'en le maniant elle se feroit du mal. Amélie, loin de se tenir en repos et dans un respectueux silence, commence à faire un affreux tapage ; elle pleure et crie à tue tête. Son père, très-pressé dans son travail, lui passe pendant quelques momens cette malicieuse conduite sans rien dire ; mais sa mère craignant que le bruit ne devint encore plus fort, pour contenter sa fille, lui donne le canif. Effectivement elle devint tranquille, mais un instant après elle pousse de nouveau un cri affreux. Le père et la mère y regardent. Dieu, quelle frayeur ! Amélie s'étoit percée l'œil. On ne put le sauver. Les grandes douleurs qu'elle souffroit, et le malheur plus grand encore, d'être borgne pour toute sa vie, fut une terrible punition de son opiniâtreté.





Un garçon de ma connoissance, appelé Ernst, reçut un châtiment plus terrible encore de son obstination. Son caractère étoit aussi méchant que son extérieur étoit beau et bien fait. Lorsqu'on lui avoit ordonné quelque chose, il faisoit le sourd, ou bien il faisoit exactement le contraire de ce qu'on avoit voulu. Et quand la crainte d'un châtiment l'obligeoit d'obéir, ce n'étoit qu'en murmurant, et avec tant de grossièreté, qu'il se rendoit insupportable à tous ceux qui le connoissoient. On avoit beau lui faire de douces remontrances, et les plus vives instances. Tout cela ne le faisoit pas plus changer de conduite que les châtimens presque journaliers qu'il devoit subir. Ses pauvres parens, affligés d'avoir un aussi méchant fils, se flattoient néanmoins qu'il se corrigeroit avec l'âge. Ils se trompoient. Le mal ne fit qu'em-

pirer. Voyant enfin que tous les moyens étoient inutiles, ils résolurent de faire la dernière tentative, ils le firent entrer dans un régiment. Là il essuya des châtimens d'un genre très-différent de ses punitions antérieures, et qui furent répétés à la plus légère faute qu'il commettoit. Il eut alors tout le temps de rentrer en lui-même et de se corriger; mais l'entêtement et l'opiniâtreté s'étoient déjà changés en nature. Il ne se passoit pas un jour qu'il n'eut des coups. Enfin, ayant péché contre la subordination, il dû passer par les verges; il eut le dos terriblement déchiré, parce qu'il s'étoit fait haïr de tous ses camarades. Peut-être qu'il se corrigera après une aussi forte leçon? mais non, il médite des projets de vengeance. Un nouveau crime, du même genre que le précédent, lui coûte la vie. Il fut fusillé conformément aux lois militaires.



O vous, mes chers enfans, qui lisez cela, considérez-le avec attention ! croyez qu'on ne veut que votre bien, en vous demandant une obéissance spontanée. Ah ! si le pauvre Ernst avoit pu imaginer dans son enfance, que son humeur revêche et son opiniâtreté lui attireroient la mort dans sa jeunesse, et qu'une balle de fusil dût terminer ses jours ! Des personnes qui l'ont vu et qui lui ont parlé la veille de son exécution, m'ont dit, qu'il se trouvoit alors dans l'état le plus déplorable ; que dans un accès de désespoir il s'étoit arraché les cheveux, en répétant à grands cris ces paroles : ah, malheureux que je suis ! que n'étois-je plus obéissant dans mon enfance ! qu'il est dur de mourir sitôt ! Ah, mes pauvres parens !

Apprenez par là, mes chers enfans, que si vous ne commencez pas dès votre enfance à vous corriger de vos défauts, ils grossissent toujours et se changent peu à

peu en vices, qui, tôt ou tard vous jettent dans le malheur. C'est pourquoi, accoutumez-vous, je vous en conjure à la plus stricte obéissance ; et vous trouverez qu'en faisant de bon gré tous vos devoirs, vous jouirez de beaucoup de plaisir et d'une satisfaction intérieure que rien ne peut compenser.

L'impolitesse et la grossièreté nous rendent insupportables à tout le monde.

JE me contente de vous citer à ce sujet l'exemple du jeune David, fils d'un honnête agriculteur. Ce jeune homme, en dépit des sages leçons qu'on lui donne et des beaux modèles qu'on lui propose, se distingue par son extrême grossièreté, à un tel point que les fils même des paysans, malgré le peu d'éducation qu'ils reçoivent ordinairement, le surpassent beaucoup en fait de civilité. Par une conséquence

naturelle de cette conduite, personne ne peut le souffrir, ni grands, ni petits ; et bien loin de s'honorer de ses visites, on s'accorde à les craindre. Il arrive même souvent, qu'en invitant ses parens à une société, on leur fait entendre assez distinctement de ne pas amener leur fils. Toutes les tentatives qu'ils ont faites, ainsi que son gouverneur, pour le corriger, ayant été inutiles jusqu'ici, ils ont imaginé, de concert, un remède un peu fort, il est vrai, mais qui probablement fera son effet. Le devineriez-vous ? On a obligé Monsieur David, nonobstant toutes ses réclamations, de quitter son habit ordinaire et d'en endosser un autre fort grossier et si singulièrement fait, qu'il a l'air d'un véritable manant. Depuis ce temps, on se moque partout de lui, et cela doit continuer ainsi, jusqu'à ce qu'il soit devenu plus poli et plus honnête.

*Avec un bon cœur on gagne l'amitié et
l'affection de tout le monde.* X A.S.

UNE jeune fille, appelée Sophie, étoit entrée depuis quelques mois au service d'une Dame de condition. Un soir qu'elle retournoit d'une visite, elle fut fort étonnée de voir Sophie, qui jusqu'alors lui parut avoir l'air serein et content, le visage baigné de pleurs. Cela fit naître l'entretien suivant :

La Dame. Qu'as-tu, Sophie, es-tu malade ? ou t'est-il arrivé quelque accident ?

Sophie. (D'une voix basse et cachant ses larmes.) Ah ! ce n'est rien, Madame.

L. D. Eh bien, je ne t'ai jamais surprise dans un mensonge, et maintenant tu dissimules la vérité ?

S. Je vous demande bien pardon,

Madame. Vous voulez que je vous déshabille ?

La dame se fait déshabiller en silence, et reprend le discours.

L. D. Eh bien, Sophie, assieds-toi là auprès de moi . . . (Sophie obéit, après avoir fait quelques difficultés) . . . dis-moi donc naïvement ce que tu as ; autrement je croirai que tu n'as plus de confiance en moi.

S. (Lui baisant la main.) Ah ! ma chère maîtresse, comment cela seroit-il possible ?

L. D. Eh bien, dis-moi donc, ce qui trouble ton repos. Je t'ai toujours vue si gaie et si contente.

S. Vraiment, Madame, j'étois contente et heureuse. Mais je ne le serai que dans un mois d'ici, ou peut-être jamais de ma vie. (Elle pleure à chaudes larmes.)

L. D. Tu m'inquiètes !

S. Ah, Madame, mon pauvre père nourricier, Hermann, et mon cher frère Henri sont malheureux. L'un et l'autre, depuis la mort de ma mère m'ont fait tant de bien.

L. D. Te voilà donc orpheline depuis ta tendre enfance, pauvre fille, je te plains !

S. Ah, que vous êtes bonne, Madame, il y a peu de personnes aussi compatissantes !

L. D. Mais raconte-moi donc plus au long ton histoire.

S. La grêle abîma nos champs ; une maladie contagieuse enleva nos bestiaux, et comme la petite fortune de mes parens avoit déjà été considérablement diminuée par plusieurs malheurs précédens, ils furent entièrement réduits à la pauvreté ; ce qui leur donna tant de chagrin qu'ils ne survécurent pas long-temps l'un et l'autre à leur malheur.

L. D. Pauvre enfant !

S. Dès lors, nous autres enfans, mon frère, plus âgé que moi d'un an, et mon frère cadet, nous étions abandonnés, sans secours et sans protection. (Ici les sanglots lui coupèrent la parole.)

L. D. Essuie tes larmes, ma chère Sophie, et tranquillise-toi. Dieu t'a voulu mettre à l'épreuve dès ton enfance, et t'apprendre à avoir en lui seul ta confiance, et à t'abandonner entièrement à sa conduite paternelle.

S. C'est aussi ce que je crois fermement, Madame ; mais je ne puis penser sans m'affliger à nos excellens père et mère ; et je suis sûre que cela ne sauroit déplaire au bon Dieu.

L. D. Oh non, ma chère Sophie ; il saura bien récompenser ta piété filiale !

S. Mon père et ma mère étoient si bons l'un et l'autre. Ils étoient si francs

et si honnêtes que tout le voisinage les chérissait.

L. D. Mais dis-moi donc, qui est-ce qui a pris soin de toi et de tes frères après la mort de tes parens ?

S. C'est Hermann ; je le nomme toujours : le bon père Hermann. Que Dieu le comble de ses bénédictions, que j'implore pour lui aussi souvent qu'il me vient à la pensée ; et il n'y a pas un jour que je ne m'occupe de lui.

L. D. N'est-ce pas, il t'a pris chez lui, ou bien il te procura quelque autre moyen de gagner ta vie, avant que tu entras à mon service ?

S. Ma mère étant morte, nos peines étoient à leur comble ; nous n'en vîmes pas la fin. Mon frère aîné et moi, nous pleurions à attendrir les âmes les plus insensibles. Le petit Adolphe, à peine âgé de 4 ans, monta sur le grabat où ma mère

étoit étendue ; il l'appeloit mille fois, il la caressoit comme il avoit coutume de faire autrefois. Enfin, voyant que tout cela étoit inutile, il répandoit un torrent de larmes. Hélas ! il ne savoit pas, le pauvre petit garçon, que notre bonne mère n'étoit plus au monde. Nos voisins furent témoins de tout cela, entr'autres le père Hermann ; et ces bonnes gens pleurèrent avec nous. Depuis deux jours nous n'avions absolument rien mangé ; la désolation nous avoit fait perdre tout appétit. Lorsqu'enfin nous vîmes le cercueil qui alloit renfermer notre chère mère et la cacher à jamais à nos yeux, nous tombâmes évanouis.

L. D. Et que devîntes-vous dans la suite, pauvres enfans ?

S. Monsieur le Pasteur prit le petit Adolphe chez lui et en eut soin. Mais moi et mon frère aîné nous suivîmes le bon père Hermann, qui nous conduisit

dans sa maison. Eh bien, ma chère Anne, dit-il à sa femme, tu te chagrines souvent de n'avoir point d'enfans ; tiens, en voilà deux, dont le bon Dieu te fait présent ; prends soin d'eux ; car tu sais combien ils sont pauvres.

L. D. Vous étiez donc sans doute très-bien chez ces bonnes gens ?

S. Ah ! ma chère maîtresse, s'il y avoit moyen d'oublier un père et une mère ; le père Hermann et la mère Anne nous les auroient fait oublier, car ils nous ont soigné comme si nous avions été leurs propres enfans.

L. D. Et le petit Adolphe ? son sort étoit-il semblable au vôtre ?

S. Oh ! celui-là est plus heureux que nous tous.

L. D. En vérité ?

S. (Les larmes aux yeux.) C'est un ange. Il est vers le bon Dieu et avec ses parens.

L. D. Est-ce qu'il est mort ?

S. Il y a un an. Monsieur le Pasteur le traitoit comme son enfant ; mais étant maladif, il s'affoiblissoit de jour en jour. Je vous assure, Madame, qu'il est mort très-content. Il disoit toujours qu'il alloit rejoindre bientôt son bon père et sa bonne mère, pour ne plus les quitter, et qu'il ne manqueroit pas de prier assiduellement Dieu pour la prospérité de mon frère et pour la mienne.

L. D. Je suis charmée de te voir tant de piété, et de ce qu'on t'a instruite de si bonne heure dans les préceptes de notre sainte religion.

S. Oh, Madame, je mourrois plutôt que d'offenser Dieu mon créateur, et de perdre de vue les sages leçons que nous a donné si souvent notre vertueux père.

L. D. Tu as raison. Persiste dans ces sentimens, et le bonheur accompagnera tes pas.

S. C'est ce que je me propose. Ah ! si vous aviez vu avec quelle attention et avec quel respect nous écoutions tous ce respectable vieillard, le père Hermann, quand il nous enseignoit les devoirs d'un bon Chrétien et qu'il nous expliquoit tout d'une manière si touchante. Notre mère y étoit aussi quelquefois et l'écoutoit attentivement.

L. D. Eh bien, raconte-moi donc la suite de ton séjour chez le bon père Hermann.

S. Je gardois les brebis, comme chez mes parens, avant qu'ils fussent devenus malheureux.

L. D. C'est donc les filles qui gardent les brebis ?

S. Oui, Madame.

L. D. Mais d'où vient cela ? cela est singulier.

S. Je vais vous le dire ; c'est que les hommes sont ordinairement trop durs

envers ces pauvres bêtes, qui sont pourtant si douces et si tranquilles. C'est pourquoi ils ne conduisent au pâturage que les chevaux, les bœufs et les vaches.

L. D. Apparemment que votre contrée est bien fertile ?

S. Ah ! si vous pouviez voir combien nos prairies sont belles et fleuries ! combien l'air est pur et rafraîchissant !

L. D. Mais dis-moi, comment es-tu venue ici ? pourquoi n'es-tu pas restée chez ton père nourricier ?

S. Ce sont les malheurs qui m'en en ont chassée.

L. D. Comment cela ? explique-toi !

S. Le père Hermann étoit riche en bétail, et même très-riche, lorsqu'une cruelle épidémie fit de si grands ravages dans la contrée, qu'il perdit à la fois toutes ses vaches et toutes ses brebis. Le pauvre homme ! l'excellent homme que ce père Hermann !

L. D. Vraiment, cela est bien triste.

S. Ah ! oui, fort triste. Vous ne sauriez croire, Madame, à quel point on chérit les animaux qu'on a élevés soi-même. On les aime et on dirait qu'ils nous aiment. L'attachement est mutuel. Ils savent très-bien qu'on prend soin d'eux. Eh bien, ces pauvres bêtes étant malades, elles se couchoient si tristement, et quand je leur apportois les meilleures herbes elles me regardoient d'un air si pitoyable, comme pour me dire qu'elles étoient malades et me demandoient de les secourir. Ah ! comme cela m'affligeoit. Cependant le père Hermann étoit celui qui avoit le plus de courage ; car quand nous étions tous ensemble, il nous lisoit dans la sainte Bible l'histoire de Job qui avoit aussi tant souffert ; et puis il finissoit par dire, à l'exemple de cet homme pieux : c'est Dieu qui me l'a donné ; c'est lui qui me l'a repris ; que

malgré cela son saint nom soit béni, mes chers enfans !

L. D. Mais tu ne me dis rien de ton frère Henri ?

S. O ma chère maîtresse, c'est un bien brave garçon et surtout très-pieux ! Quelqu'abattu qu'il fut par tous ces malheurs, il fit pourtant tous ses efforts, pour imiter le courage et la constance du père Hermann.

L. D. Mais comment as-tu quitté la maison de ton bon père ?

S. Oui, de mon père ! Tout son bien, qui ne consistoit que dans ses bestiaux, étant perdu, il fut obligé d'entrer au service d'autrui. Songez qu'un homme si bon et si vieux, soit obligé de faire le service d'un valet ! (en versant des larmes) ah, cela me perce le cœur ! ô Dieu, que ne puis-je servir à sa place !

L. D. Continue de pleurer, mon enfant ; cela soulagera un peu ton cœur. . .

(après une petite pause) mais dis-moi, pourquoi n'es-tu pas restée auprès de ta mère Anne ? tu aurois pu l'aider dans ses travaux.

S. C'est là précisément ce que je voulois faire, et avec d'autant plus de plaisir, que mes bons parens vivoient maintenant dans l'indigence ; mais la bonne femme ne voulut absolument point y consentir, disant, qu'elle ne pouvoit plus, comme autrefois, me fournir mon nécessaire. Aussi toutes mes instances furent inutiles. Elle s'empressoit depuis de me trouver quelque condition, où je serois du moins aussi bien que chez elle.

L. D. Y réussit-elle ?

S. Il y avoit une Dame dans notre voisinage, Madame de Vassez. Que le bon Dieu veuille lui donner dans l'heureuse éternité la récompense qu'elle mérite. Elle a fait tant de bien à la mère Anne et à nous tous ! elle nous auroit

rendu notre bonheur, si un méchant procès qui lui a coûté de grandes sommes, ne lui en eût ôté les moyens.

L. D. Quel procès ?

S. Ah, Madame, c'est une histoire à faire horreur ! Imaginez, c'est son propre fils qui l'a appelée en justice ! il vouloit, encore du vivant de sa mère, lui enlever tous ses biens, disant, qu'une vieille femme n'avoit d'autre besoin que celui d'une chambre, d'un habillement, et puis d'un cercueil. La bonne Dame de Vassez s'étant abouchée avec ma mère Anne au sujet de moi, m'annonça un jour qu'elle me prendroit chez elle, que je devois l'accompagner à Dorteuil, et qu'elle auroit soin de ma subsistance pour le reste de ma vie. Je ne saurois vous dire, Madame, combien cela m'a touché. Hélas ! comment quitter l'endroit qui m'a vu naître, et où j'ai reçu mon éducation ? comment quitter ma chère mère Anne,

me séparer de mon respectable père Hermann et de mon cher frère Henri, pour ne plus les voir? Cette pensée me fit frémir.

L. D. Bonne fille que tu es!

S. Je ne saurois vous dire assez combien c'est un bon garçon que mon frère Henri! Ah! si vous voyiez comme il est bien, comme il a de bonnes manières quand il travaille dans les champs; il n'étoit absolument point comme les autres paysans. Quelle différence! quand nous menions les bestiaux, il me racontoit toujours, chemin faisant, des choses utiles, me donnoit des conseils, des avis, et toujours du plaisir. Ma petite corbeille étoit toujours remplie de ce qu'il y avoit de bon dans la saison; il s'en privoit lui-même pour moi. Mais aujourd'hui, hélas!
(les pleurs l'interrompent.)

L. D. Mais, ma chère enfant, quel est donc aujourd'hui l'état de tes affaires,

et n'y a-t-il pas moyen de faire cesser ton chagrin ?

S. Ah ! il n'y a plus de consolation pour moi. Lisez, Madame, s'il vous plaît, cette lettre ; elle est de mon frère Henri.

L. D. (lit :) “ Ma chère Sophie !
 “ cette lettre te fera sûrement beaucoup
 “ de chagrin, parce que je sais combien
 “ tu as le cœur sensible et bon. Cepen-
 “ dant, quoiqu’il m’en coûte, il faut que
 “ je te le dise. Sache donc que notre
 “ bon et vieux père Hermann a été mis
 “ en prison pour n’avoir pu payer dix
 “ écus d’imposition qu’il devoit encore,
 “ outre les dîmes, les censes, les 3 pour
 “ mille, les réquisitions pour les loge-
 “ mens des soldats, bien dures à sup-
 “ porter dans ce temps-ci ; voilà que le
 “ receveur le poursuit pour cette somme.
 “ Si malheureusement je n’étois pas
 “ tombé malade, lorsque tu nous quittas

“ pour partir, j’aurois sûrement travaillé
“ jour et nuit pour le gagner. Je l’au-
“ rois fait avec plaisir, sachant que c’est
“ un devoir sacré de payer les droits
“ dus à la nation, quelques pénibles qu’ils
“ soient, mais avec l’espérance de les
“ voir diminuer. Pour pouvoir me don-
“ ner tous les soins nécessaires dans ma
“ maladie, notre chère mère Anne a
“ vendu son collier d’argent et tout ce
“ qu’elle avoit encore de précieux ; au-
“ jourd’hui elle n’a plus rien. Tiens,
“ ma chère sœur, j’aurois grande envie
“ de m’enrôler ; mais je n’ai pas la taille
“ nécessaire, cependant comme je me
“ propose de délivrer notre bon père de
“ sa prison, quoi qu’il en puisse coûter,
“ j’ai l’idée d’aller dans une ville près de
“ la mer pour me faire matelot ; pour cela
“ il n’est pas nécessaire d’être bien grand ;
“ il suffit qu’on soit robuste, et c’est
“ ce que je suis, grâces à Dieu. Main-

“ tenant j’ai encore une prière à te faire,
“ ma chère Sophie, avant de partir, c’est
“ de me donner de tes nouvelles avant
“ mon départ. Je l’ai encore différé de
“ quatre semaines, pour en avertir au-
“ paravant notre oncle, qui, comme tu
“ sais, est fort à son aise. En cas qu’il
“ consente à secourir notre pauvre père,
“ je resterai ici auprès de mon maître,
“ où je gagne par an, dix écus, argent
“ comptant, une veste et une chemise.
“ Quand je vois notre respectable père
“ Hermann aller derrière la charrue et
“ faire des travaux si rudes, quelquefois
“ par un temps affreux, cela me perce le
“ cœur et je ne puis retenir mes larmes.
“ Souvent il s’en aperçoit, malgré les
“ efforts que je fais pour les lui cacher.
“ Alors il dit toujours : il faut baiser la
“ main du Seigneur lorsqu’elle frappe
“ ses enfans ici-bas, pour les rendre plus
“ propres à un autre monde, où ils seront

“ d’autant mieux récompensés. Je tra-
 “ vaillerai autant que me permettront
 “ mes forces, et lorsque j’aurai délivré
 “ notre bon père de la prison, et que
 “ j’aurai encore le plaisir de lui donner
 “ mes soins sur la fin de sa carrière,
 “ alors j’attendrai en patience que le bon
 “ Dieu m’accorde la grâce de pouvoir
 “ amasser une petite fortune et monter
 “ un petit ménage, que je te prierai de
 “ gouverner. Voilà tout ce que je puis
 “ t’écrire, excepté que je suis fort triste
 “ de ton absence et de ce que notre bon
 “ père doit coucher sur la paille ; songe
 “ bien, lui, sur la paille ! Notre pauvre
 “ mère Anne s’affoiblit à vue d’œil. Que
 “ le Tout-Puissant nous conserve à toi
 “ et à moi les sentimens de la vraie piété.
 “ Ne manque pas de faire une prompte
 “ réponse à ton fidèle frère Henri.”

A la lecture de cette lettre, la maîtresse
 de Sophie, femme d’un excellent caract-

tère, fut attendrie jusqu'aux larmes.... car tel est l'effet du langage simple et naïf du cœur—elle résolut de soulager la misère de ces braves gens. Son mari, alors absent, lui avoit assigné 300 écus pour sa garde-robe ; elle les destina à secourir cette malheureuse famille. Lorsqu'elle fit part à Sophie du dessein où elle étoit de délivrer son père de la prison et de leur former en même temps un petit établissement, on ne peut se peindre les ravissemens de cette pauvre fille ! Elle tomba aux pieds de sa bienfaitrice et embrassoit ses genoux. Des larmes de reconnoissance arrosoient ses joues et annonçoient assez ce qui se passoit au fond de son cœur. Quelle douce récompense que les larmes d'un cœur bon et reconnoissant ! X

La piété filiale ne reste jamais sans récompense.

LE Baron de Sogi, passant par une petite ville, descendit à l'auberge pour y passer la nuit. L'hôtesse, dont le mari étoit mort, depuis quelques mois, avoit un fils unique, âgé de 12 ans, se trouvoit réduite à vivre dans une grande médiocrité. Ce n'étoit ni la faute de feu son mari, qui avoit toujours été d'une grande probité, ni la sienne. La pauvreté de ces bonnes gens avoit d'autres causes. D'abord, la petite ville où ils vivoient étoit trop éloignée des grands chemins, ensuite ils avoient perdu une somme considérable avec un de leurs parens. La veuve continua, après la mort de son mari, de donner à son fils Albert la meilleure éducation ; elle le faisoit fréquenter les écoles et instruire dans les connoissances les plus

nécessaires. Sa situation la mettoit cependant dans l'impossibilité de lui faire donner des leçons de plusieurs sciences, malgré le grand désir qu'elle en avoit. Le jeune Albert étoit très-laborieux et toujours occupé. Il tâchoit surtout de plaire aux étrangers qui descendoient à l'auberge de sa mère. Il fixa bientôt l'attention du Baron par ses réponses aussi polies que modestes. Etant entré en conversation, il lui demanda quelle étoit la situation de sa mère, et quel métier il désiroit d'apprendre. Il lui répondit, les larmes aux yeux : Monsieur le Baron, je fréquente le collège, et j'aurois grande envie d'aller plus loin ; mais ma pauvre mère ne peut pas faire davantage pour mon éducation, malgré l'extrême désir qu'elle en a ; c'est pourquoi je me propose d'apprendre quelque métier pour pouvoir donner dans la suite à ma mère tous les secours possibles. Ce discours

attendrit tellement le Baron, homme vraiment noble et bienfaisant, qu'il lui dit : Eh bien, mon jeune ami, aurois-tu envie de venir avec moi dans mes terres et d'y rester avec mon fils, qui est à peu près de ton âge ? De tout mon cœur, mon cher Monsieur, mais . . . comment quitter ma pauvre mère ? — Songe un peu, combien tu lui épargnes par là ; tu ne lui occasionneras plus ni dépenses, ni soins, ni soucis ; car si tu te conduis bien chez moi, si tu es sage, fidèle et appliqué, je me charge de te faire un sort. Albert n'eut pas plutôt entendu cette proposition du Baron, qu'il lui baisa la main en signe de reconnoissance, et lui promit de le suivre si sa mère y consentoit. Il va la trouver aussitôt et lui fait part de son entretien. Attends, lui dit-elle, je parlerai moi-même à ce Monsieur. Albert l'y conduisit. Si vous croyez, lui dit le Baron, que votre fils soit bien chez moi,

je vous prie de lui permettre de m'accompagner. Je suis le Baron de Sogi, et je demeure à 16 lieues d'ici. S'il ne s'y plaît pas, il est libre de retourner auprès de vous. Tout ce que je demande, c'est qu'il montre de la fidélité et de l'application, et soyez sûre qu'il ne manquera de rien ; je lui ferai apprendre tout ce qu'il voudra. Suspendu entre la crainte et l'espérance, le bon garçon jette ses regards alternativement sur le Baron et sur sa mère. Enfin, elle lui dit : agréez, Monsieur, mes plus tendres remerciemens, des bienfaits que vous voulez bien accorder à mon fils ; c'est avec beaucoup de plaisir et de reconnoissance que je vous abandonne mon enfant. Oui, mon cher fils, continua-t-elle, vas avec cet excellent Monsieur, et ne perd jamais de vue ton Dieu et ton Créateur ! pense souvent aux exhortations de ton père et aux miennes !

Transporté de joie, Albert ne sait auquel des deux il doit adresser ses remerciemens ; il embrasse tendrement sa mère et prie son bienfaiteur de recevoir l'expression de sa reconnoissance. Demain, dit le Baron, à la pointe du jour, nous partirons ; et vous, ma chère, ne vous inquiétez nullement de ce qui regarde votre fils, il aura chez moi tout ce qu'il lui faut. La mère lui rendit ses actions de grâces ; mais elle éprouvoit un sentiment de joie mêlé de tristesse ; elle ne pouvoit que difficilement se familiariser avec l'idée de remettre en des mains étrangères son fils unique, qu'elle chérissoit tant ; d'un autre côté elle se consolait par l'espoir du bonheur qui l'attendoit. Albert ne put s'endormir ; mille idées agréables occupèrent son esprit ; cependant il n'oublia pas de bénir Dieu, comme le premier de ses bienfaiteurs. Il avoit l'habitude de ne se

lever, ni de se coucher, sans avoir fait sa prière. A la pointe du jour, Albert étoit éveillé; mais il s'attristoit à la pensée que dans quelques heures il ne seroit plus avec sa mère, et que peut-être il ne la reverroit de bien long-temps. Un instant après, elle vient à lui, l'embrasse en versant un torrent de larmes. Bientôt, lui dit-elle, tu me quitteras, mon cher Albert; mais ne nous oublie pas, je t'en conjure; continue d'être sage et bon, et tu ne manqueras pas d'être heureux. Albert, en pleurant et en sanglottant, promet bien de se conformer exactement à toutes ces leçons. Enfin ce bon garçon ne pouvoit pas s'arracher des embrassements de sa mère, qui l'arrosait de ses larmes. Le Baron fit en partant un présent considérable à la mère d'Albert. Elle suivit de ses yeux la voiture aussi loin qu'elle put, en l'accompagnant de mille bénédictions. Albert se détournoit

pour voir sa bonne mère, jusqu'à ce qu'il l'a perdit tout-à-fait de vue. Alors il demeura tout triste et pensif. Enfin le Baron rompit ce silence, qui duroit depuis environ une heure, par des paroles de douceur qu'il adressa à Albert ; il donne des éloges à sa piété filiale et cherche à le consoler, en lui disant qu'il pouvoit de temps en temps aller voir sa mère. Cette assurance lui rendit la gaieté. Il s'entretenoit souvent avec son bienfaiteur, qui, étonné de son esprit, s'affermit dans le dessein qu'il avoit de le faire instruire avec son fils. Arrivé dans les terres du Baron, Albert étoit ému de joie et d'attente, en voyant son nouveau séjour. Un garçon un peu plus jeune que lui sortit à la rencontre du Baron : mon cher Charles, lui dit-il, voici un petit compagnon que je t'amène ; faites connoissance ensemble. Ensuite il les laissa seuls. Albert fut très-respectueux avec le fils de

son bienfaiteur et se recommanda à ses amitiés. Celui-ci lui pressa vivement la main, et en peu ils devinrent aussi familiers que s'ils s'étoient connus depuis long-temps. Le Baron en eut beaucoup de plaisir. Albert se conduisoit avec tant de sagesse, que sa compagnie devint indispensable au jeune Charles. Aussi loin d'être obligé de faire le service d'un domestique, il fut élevé avec le fils de son bienfaiteur. Le désir ardent qu'il avoit d'étudier, faisoit souvent dire au Gouverneur de Charles : assurément cet Albert deviendra un jour un homme d'un mérite distingué. Le vertueux Baron en étoit ravi de joie, surtout à cause de son fils qui, excité par une noble émulation, faisoit avec son jeune compagnon des progrès étonnans. C'est ainsi que plusieurs années s'écoulèrent avec la plus grande rapidité. D'ailleurs le caractère aimable et les manières prévenantes d'Al-

bert lui firent gagner l'estime même des domestiques. . . . Il écrivoit souvent à sa mère, qui, charmée de ses lettres, n'en laissoit aucune sans réponse et lui recommandoit beaucoup de marcher toujours dans les sentiers de la sagesse et de la piété. Son fils lui faisoit quelquefois de petits présens. Une fois le Baron de Sogi trouve une lettre dans son jardin : il reconnoît la main d'Albert. Comme elle n'étoit pas cachetée, il l'ouvre et lit ce qui suit : “ Ma très-chère mère. Que
“ je me réjouis chaque fois en vous écri-
“ vant ! Cela me rend content toute la
“ journée, parce qu'il me semble que je
“ suis auprès de vous et que je m'entre-
“ tiens avec vous. Je souhaite que cette
“ idée se réalise bientôt, car je suis
“ éloigné de vous depuis six ans. J'en
“ demanderai la permission à Monsieur
“ le Baron, et je suis sûr qu'il ne me la
“ refusera pas. S'il falloit vous raconter

“ tous les bienfaits dont ce respectable
“ Baron et son excellent fils me comblent,
“ je ne finirois pas cette lettre. Mais
“ aussi après Dieu et vous, ces deux
“ personnes sont ce que j’ai de plus cher
“ au monde. Chaque jour je présente
“ à Dieu mes très-humbles actions de
“ grâces pour tous les bienfaits qu’il
“ m’accorde. Je vous envoie ci-joint,
“ ma chère mère, une douzaine d’écus.
“ Vous devinerez aisément, de qui je
“ les ai reçus. Ah ! si je pouvois un
“ jour récompenser dignement votre af-
“ fection maternelle ! je m’en trouve en-
“ core bien loin ; mais ce que je gagnerai
“ un jour par mon travail, lorsque le
“ bon Dieu m’aura fait avoir un emploi,
“ je le partagerai avec vous. Ah ! je
“ serois un grand vaurien, si je ne fai-
“ sois mon possible pour gagner mon
“ pain et vivre en honnête homme !
“ Que le bon Dieu vous conserve une

“ bonne santé; et qu’il vous ait en sa
 “ sainte garde ! Continuez de penser à
 “ moi, et soyez bien assurée que je serai
 “ toute ma vie votre très-obéissant fils.
 “Albert.”

Le brave homme, en lisant cette lettre, ne put retenir ses larmes. Charles et Albert avoient atteint l’âge de l’adolescence, et leur Gouverneur assuroit qu’ils avoient les connoissances nécessaires pour aller à l’Université. Le Baron ayant formé ce dessein, se transporta un matin dans leur chambre pour les en instruire et pour rendre en même temps à Albert sa lettre perdue. En entrant il ne trouve personne, mais la porte de la chambre contiguë étant entr’ouverte, il y passe et aperçoit le pieux Albert qui prioit Dieu. Le Baron, sans être aperçu, le contemple avec la plus vive émotion. Il l’embrasse tendrement, lui rend sa lettre et l’assure de nouveau de la continuation de ses



bonnes grâces et de ses secours ; en même temps il lui fait part du dessein où il étoit, de l'envoyer avec son fils à Göttingue, dans le pays d'Hanovre, en le prévenant cependant, qu'il étoit libre d'aller auparavant trouver sa mère. Albert transporté de joie ne pouvoit que balbutier ses remerciemens. Sur ces entrefaites, Charles entre avec son gouverneur. Il n'éprouve pas moins de joie qu'Albert de leur voyage à l'Université, et demande à son père la permission d'accompagner son ami Albert chez sa mère. Le jour du départ étant fixé, ils se mettent en route un après-dîner avec leur gouverneur. Le lendemain, Albert apercevant de loin le bourg qui l'avoit vu naître, ne pouvoit retenir ses transports. Le clocher qui paroissoit au loin ; les arbres de l'entrée du bourg ; la maison commune voisine de celle de sa mère, que l'on apercevoit ; le chant du coq qu'il entendoit, tout cela

le jetoit dans une émotion de plaisir et de joie indéfinissable. Enfin, la voiture qui alloit trop lentement au gré de son cœur, approche de l'auberge ; il s'élançe aussitôt dehors, il reconnoit sur la porte sa bonne mère qui étoit venue, croyant de recevoir des étrangers qui arrivoient chez elle ; mais quels furent ses transports, lorsqu'elle revit son cher Albert dans ses bras ! Lorsqu'elle eut un peu repris ses sens, des larmes de joie coulèrent en abondance de ses yeux, et à son tour elle accabla son fils des plus tendres embrassemens. Quelle scène attendrissante ! Charles et le gouverneur, après ce doux épanchement de la tendresse maternelle, s'avancent pour saluer la mère d'Albert, qui fut toute confuse de ne les avoir point prévenus. Elle s'excusa comme elle put dans le trouble où elle se trouvoit ; puis elle les fit passer dans une chambre, et leur fit servir tout ce qu'il y avoit de

mieux dans sa maison. Charles et son gouverneur s'absentèrent un instant après, sous prétexte d'aller voir la ville; mais afin de laisser à cette bonne mère la liberté de s'entretenir seule avec son fils. La nouvelle de l'arrivée d'Albert s'étant bientôt répandue dans la ville, les voisins accoururent, et dans peu toute la chambre fut remplie de monde. Ils étoient tous interdits et ne pouvoient se rassasier de le voir. Il les salua tous amicalement, et promit de les visiter chez eux avant son départ. Ces bonnes gens, satisfaits de voir le petit Albert si fort grandi, dont ils avoient ouï dire tant de bien, le combloient de caresses et de félicitatons. Le jour ainsi que les suivans se passèrent agréablement; mais le quatrième qui étoit celui du départ, les replongea dans une tristesse générale. La mère, en prenant congé de son fils, pouvoit à peine proférer un mot. Elle lui fit promettre,

non-seulement de venir la voir immédiatement après son retour de l'Université, mais elle lui répéta les promesses qu'il lui avoit faites de mériter les bontés de son bienfaiteur, et de venir lui faire jouir des avantages qu'elles lui procureroient. De retour chez le Baron, on fixa le jour du départ pour l'Université. Le Baron les accompagna quelques lieues. Vous jugez bien qu'on ne se sépara pas sans mille témoignages de bonté et de tendresse. Arrivés au lieu de leur destination, et ayant fait leurs arrangemens, ils commencèrent leurs études avec tant de zèle et si bien, qu'en peu de temps ils eurent la réputation des jeunes gens les plus appliqués et de la meilleure conduite. Albert écrivoit souvent à sa mère, en lui envoyant de temps en temps des présens considérables, parce qu'évitant toute dépense inutile, il avoit fait une petite épargne de l'argent que son bien-

fauteur lui faisoit remettre. Après avoir fait leurs études pendant quatre ans, avec une assiduité vraiment exemplaire, et enrichi leur esprit de toutes sortes de connoissances, ils visitèrent quelques villes remarquables et retournèrent chez le Baron de Sogi, qui les reçut à bras ouverts. Ils faisoient le plaisir et l'admiration de tous ceux qui les connoissoient.

Peu après, le fils du Baron obtint une place considérable dans la capitale ; il fut obligé de se séparer de son ami. Rien de plus touchant que la scène du congé. Albert avoit de son côté sollicité un emploi ; mais son bienfaiteur avoit déjà travaillé pour lui à son insçu. Peu de semaines après le départ de Charles, Albert fut chargé d'aller à la Résidence, de se présenter au Ministre, et de lui remettre une lettre du Baron. Albert obéit avec joie ; car rien n'égalait le plaisir

qu'il ressentoit toujours à s'acquitter des commissions de son bienfaiteur. Le ministre ayant lu la lettre, le remercia et lui fit part des témoignages flatteurs qu'on lui avoit rendu. Il lui parla de ce que le Baron avoit fait pour lui, et il l'ajourna au lendemain pour donner des preuves publiques de ses talens et de ses connoissances. L'examen ayant été suivi d'un applaudissement général, Albert reçut un emploi avantageux. Il se précipite dans les bras de son ami, qui est enchanté d'apprendre que désormais, sans craindre de séparation, ils peuvent jouir de leur amitié mutuelle ! Albert retourne vers son bienfaiteur, qui avoit été déjà informé des honorables preuves de son savoir, pour lui témoigner sa reconnoissance de tout ce qu'il avoit fait pour lui. Ensuite il partit pour trouver sa mère, enchantée du bonheur de son fils et du sien propre, et l'emmener avec lui. Il

s'acquitta de sa charge avec la plus grande assiduité et en homme de probité ; ce qui lui valut l'estime générale de tous les honnêtes gens. Il ne manqua point de visiter son digne bienfaiteur, aussi souvent que ses occupations le lui permettoient, et d'entretenir les sentimens de reconnoissance qu'il lui avoit voués. Charles demeura le plus intime de ses amis. C'est ainsi qu'il vécut fort content et fort heureux jusqu'à un âge très-avancé, et fournit une preuve incontestable, que l'amour filial, l'application et la probité ne restent jamais sans récompense.

Les enfans doivent prendre de bonne heure l'habitude d'être utilement occupés.

LE jeune Henri étoit bien le plus grand paresseux de tous ceux de son âge. Le matin, il n'y a pas moyen de le faire sortir du lit, et lorsqu'enfin il l'a quitté,

quoique avec beaucoup de peine, il reste immobile pendant une heure entière, comme s'il rêvoit. Il ne voit, il n'entend rien de ce qui se passe autour de lui; il est de mauvaise humeur et n'a pas envie de s'habiller. Il est très-rare qu'il ait fait sa tâche, n'étant pas plus appliqué chez lui qu'à l'école, où il est sans attention. Après cela, doit-on s'étonner qu'il soit fort ignorant pour son âge? jamais il ne fait voir le moindre désir d'apprendre. Qu'on lui fasse des éloges ou des réprimandes, il est également indifférent aux uns comme aux autres. Sa principale occupation, pendant toute la journée, consiste à jouer de méchants tours à tout le monde et en toute occasion, à faire de mauvaises plaisanteries ou des enfantillages; enfin, il ne fait qu'incommoder les autres. Assurément, et à son grand regret, il sentira un jour combien il a agi imprudemment d'avoir perdu un

temps précieux, destiné à acquérir des connoissances. Il éprouvera le triste sort d'être méprisé de tous les hommes sages et raisonnables, et peut-être d'être réduit à la misère, faute d'avoir voulu acquérir des talens pour se mettre en état de travailler et de se procurer le nécessaire.

Heureusement que Lisette, petite sœur de Henri, fille très-laborieuse et très-appliquée, offre un exemple bien différent. Le matin, elle n'est pas plutôt réveillée qu'elle se lève, s'habille promptement et va à l'école, où elle écoute avec la plus grande attention tout ce que le maître enseigne. Elle ne manque jamais d'avoir fait sa tâche. L'école finie, elle répète chez elle ce qu'elle vient d'entendre et apprend sa leçon; puis elle se met à tricoter ou à coudre, ou elle aide sa bonne mère aux occupations du ménage. Jamais on ne la trouve désœuvrée, mais toujours occupée de quelque travail

utile. Aussi a-t-elle déjà des connoissances sur beaucoup de choses. Elle a une jolie écriture, fait déjà fort bien les petits comptes de la maison ; elle sait de la géographie, de l'histoire, et ne fait presque point de fautes d'ortographe. Pour ses ouvrages, elle les exécute à merveille ; elle tricote, cout et brode très-bien ; elle fait maintenant des progrès rapides dans la musique et le dessin : enfin, elle a étonné souvent par son savoir des personnes bien plus grandes et plus âgées qu'elle. On comprend toute la satisfaction qu'elle donne à sa mère, et celle qu'elle lui promet dans la suite.

O mes chers enfans, prenez, je vous en conjure, dès votre jeunesse, l'heureuse habitude d'une occupation utile ! d'abord cela vous coûtera peut-être quelque peine ; mais dans peu elle disparaîtra si bien, que vous trouverez beaucoup de plaisir à vous occuper. Vous parviendrez même

à ne pouvoir plus vous en passer, et le désœuvrement vous causera de mortels ennuis. Mais si vous ne commencez pas dès votre enfance à prendre cette habitude, vous la trouverez dans la suite plus difficile et plus pénible. Songez bien : que deviendrez-vous à un âge plus avancé, si vous n'avez pas employé utilement votre temps ? Ceux que vous voyez courir aujourd'hui les rues, couverts de haillons, obligés de demander l'aumône, seroient parfaitement à leur aise, et mangeroient leur propre pain, si dans leur jeunesse ils s'étoient habitués au travail et à l'assiduité. Vous me direz peut-être : mes parens sont riches ; j'aurai un jour une fortune considérable ; pourquoi voulez-vous que je travaille ? Mes chers amis, vous êtes dans une erreur très-dangereuse ! N'est-il pas possible que vos parens qui maintenant sont riches, deviennent tout à coup fort pauvres ? et

cela ne peut-il pas vous arriver à vous-mêmes quand vous seriez maîtres d'une grande fortune ? Hélas ! cette expérience n'est que trop confirmée, par une infinité d'exemples. Voyez la multitude de ceux qui sont à un âge avancé, obligés de gagner leur vie par le travail, qui jouissoient autrefois de l'aisance et du bien-être. Lors même que vous n'auriez point ce malheur à craindre, et que vous seriez un jour assez riches pour n'avoir pas besoin de travailler, n'est-il pas, je vous prie, du devoir de chaque homme, qu'il soit pauvre ou riche, de haute ou de basse condition, de bien employer les forces et les talens que Dieu lui a donnés en partage ? ne doit-il pas tâcher d'acquérir toutes sortes de connoissances, pour pouvoir être utile à ses semblables ? n'est-ce pas bien dommage qu'un homme qui a passé sa jeunesse dans l'oisiveté, reste ignorant et inutile pour toute sa vie ?

Mais il y a un moyen bien simple d'éviter cette honte et de gagner au contraire l'estime et l'affection de tous les gens sensés et vertueux. C'est celui de vous accoutumer dès à présent à être appliqués et laborieux. Soyez donc reconnoissans envers vos parens, quand ils vous sollicitent à prendre cette habitude ; remerciez-les de vous avoir donné de l'occupation ; gardez-vous bien de croire que l'instruction soit un pesant fardeau ; non, elle est un bienfait qui ne vous abandonne jamais ; vous la retrouverez dans toutes les circonstances de la vie, dans l'abondance comme dans le besoin ; dans quelque position que l'on soit, elle est bonne et avantageuse. Dites-vous chaque matin, en reprenant vos occupations : aujourd'hui je serai très-appliqué, je travaillerai comme il faut. Souvenez-vous de cette promesse plus d'une fois pendant le jour, et le soir, avant de vous coucher,

examinez bien, si vous avez tenu parole. Répétez tous les jours cet exercice, et je vous promets que vous ne serez jamais plus gais et plus contents, qu'en vous livrant au travail et à l'application.

Ce n'est qu'après le travail qu'on doit se divertir.

ARNOLD et Emile, fils de Mr. Gérard, avoient été abandonnés à eux-mêmes pour quelques jours seulement, parce que leur gouverneur étoit parti pour un petit voyage, mais il avoit eu soin de leur prescrire des tâches moins grandes qu'à l'ordinaire, leur recommandant bien de ne pas les négliger en son absence. Leur père vint un jour de grand matin, voir de quoi ils étoient occupés. Il les trouva tous les deux assis à une table et jouant aux Dames. C'est ce qui fit naître l'entretien suivant :

M. Gérard. (*Sérieusement.*) Comment, mes enfans, vous voilà à jouer ? je croyois vous trouver avec vos livres ?

Arnold. Mais, mon cher père, nous ne faisons point de mal.

Emile. Vous nous en avez donné vous-même la permission ! jamais vous ne l'avez défendu !

M. Gérard. Bon, mon cher Arnold, mais dis-moi, celui qui néglige le bien ne fait-il pas mal ?

A. Oui, certes ! il fait mal, mais ne disiez-vous pas l'autre jour que le jeu étoit bon ?

E. Vous ajoutiez même qu'il étoit nécessaire.

M. Gérard. Vous avez très-bien retenu cela. Mais vous rappelez-vous aussi ce que j'ai dit en même temps ?

(*A. et E. à la fois.*) *A.* Je ne m'en souviens plus.

E. En vérité, je n'en sais rien.

M. Gérard. Eh bien, dites-moi quand Jérôme, notre jardinier, va-t-il se coucher sous un arbre ?

E. Quand il veut se reposer après le travail.

M. Gérard. L'avez-vous vu une seule fois se reposer au grand matin, avant d'avoir travaillé ?

A. Non.

E. Jamais.

M. Gérard. Mais, s'il le faisoit ?

A. Alors il auroit grand tort.

E. Et vous ne le souffririez pas.

M. Gérard. Pourquoi donc ?

A. Parce qu'il n'en seroit pas temps ?

E. Ne faut-il pas qu'il ait premièrement achevé son travail ?

M. Gérard. Bon ! mais quand il a travaillé comme il faut, et qu'alors il se repose, avez-vous jamais entendu que je le lui aie défendu ?

A. Non, jamais. Aussi est-il fort

naturel qu'il reprenne des forces ; sans quoi il ne pourroit soutenir à la longue un travail aussi fatigant.

E. Ah ! oui, quelquefois le pauvre Jérôme est toujours en sueur et je ne m'étonne pas qu'alors il soit bien aise de se reposer un peu.

M. Gérard. J'ai encore une autre question à vous faire. Pourquoi ai-je pris médecine la semaine dernière ?

A. Parce que vous étiez malade et que vous vous plaigniez d'une langueur répandue dans tous vos membres.

M. Gérard. Mais pourquoi n'en ai-je pas pris hier et aujourd'hui ?

E. Parce que vous n'êtes point malade ; que vous vous portez bien.

M. Gérard. Mais si malgré cela j'en prenois, croyez-vous que je m'en trouverois bien ?

A. Je ne crois pas, puisque trop de médecine ne fait qu'affoiblir le corps.

E. C'est ce que le docteur lui-même a dit dernièrement.

M. Gérard. Eh bien, mes fils, devinez-vous pourquoi je vous ai fait toutes ces questions ?

Les deux garçons se turent en se regardant d'abord l'un l'autre et baissant les yeux.

M. Gérard. Certainement vous me comprenez, et vous voyez donc pourquoi en entrant je me suis étonné de vous trouver au jeu. Jamais je ne vous refuserai le plaisir d'un jeu innocent, ou de quelque amusement, pourvu que vous le preniez à propos, c'est-à-dire, après le travail. C'est alors qu'il est permis, qu'il est même nécessaire ; car en faisant trop d'efforts sans interruption, nous nous rendrions incapables de continuer nos occupations. Le jeu et en général les amusemens doivent être un délassement ; ils doivent être le moyen de nous rendre

plus propres au travail. C'est pourquoi personne n'a besoin de récréation et ne peut raisonnablement la demander que lorsqu'on est fatigué, après avoir vaqué à ses affaires avec ordre et précision. Il en est de la récréation comme de la médecine. L'une et l'autre par l'usage immodéré qu'on en fait, affoiblissent l'âme et le corps. Celui-ci devient languissant et paresseux ; l'âme qui est la partie la plus noble de l'homme, perd entièrement le goût et les forces des occupations sérieuses. . . . En jouissant mal à propos ou trop fréquemment des plaisirs, vous ne vous en trouverez pas bien ; vous ne serez jamais aussi gais, aussi contents qu'en les prenant dans le temps qu'il faut. Dites-moi, êtes-vous cette fois aussi contents auprès de votre trictrac que si vous aviez travaillé et rempli vos devoirs ?

A. Vraiment non, nous ne l'étions pas.

E. Et même il nous ennuyoit.

M. Gérard. Je suis bien aise de ce que vous en voyez vous-même la raison, et j'espère qu'à l'avenir vous n'oublierez jamais ce conseil.

Arnold et Emile promirent d'une voix commune de suivre à jamais et le plus exactement possible les leçons de leur père. Aussitôt le trictrac fit place aux livres.

La grossièreté dans les propos et les manières aliène tout le monde, tandis que la politesse gagne tous les cœurs.

LE jeune Bernard se distingue singulièrement par sa rusticité. Il n'observe les règles de la politesse envers qui que ce soit, pas même envers ses parens. Au lieu de leur demander quelque chose avec politesse, il dit ordinairement : " Je veux telle chose—il faut que vous me donniez

cela !" A le voir pendant le repas, on diroit qu'il n'a jamais été à table avec des personnes bien élevées. Il n'attendra pas par exemple qu'on le serve ; mais quoique le plus jeune, il sera le premier à porter la main au plat ; il demande hardiment les meilleurs morceaux ; il ose même rejeter ce qu'on lui a donné, pour peu qu'il ne soit pas de son goût. Il se sert souvent de ses doigts pour manger.

Chaque jour il fournit des sujets de plainte à ses maîtres par la grossièreté de ses discours et de sa conduite. Aux moindres reproches, il répond dans les termes les plus désobligeans. Quand il lui arrive de rencontrer sur son chemin des personnes de la connoissance de ses parens, au lieu de les saluer décemment, il se met à rire, ou bien les fixe sans se découvrir. Mais personne ne se ressent plus de son impolitesse que ses camarades, qui l'évitent soigneusement. Malgré

cela il s'ingère partout, et par cette importunité même se rend encore plus insupportable. On n'a épargné ni réprimandes, ni punitions, pour corriger ce rustre de Bernard ; mais jusqu'ici elles ont été sans effet. On dit que ses parens sont maintenant résolus à un dernier essai ; il est à souhaiter qu'ils réussissent, sinon leur fils partagera le sort de tous les gens de son espèce, un mépris général.

Antoine, cousin de Bernard, se fait remarquer par une conduite toute opposée à la sienne. Jamais on ne peut lui reprocher d'avoir manqué de respect à ses parens. Jamais il ne les contredit quand ils lui font quelque observation. On ne le voit point se fâcher d'avoir été chargé d'un travail ou d'avoir essuyé quelque refus. Au contraire, il prévient avec le plus grand respect et en toute façon, jusqu'au moindre vœu de ses parens. En-

core fait-il tout cela sans flatterie. Je vous prie beaucoup, mes chers enfans, de faire attention à ce trait du caractère d'Antoine, qui renferme une leçon très-importante. Il y en a beaucoup d'entre vous qui, à la vérité, sont très-polis, mais qui sont en même temps flatteurs, dans l'espérance que cela leur méritera des caresses et des faveurs de leurs parens ; tantôt c'est une permission d'aller quelque part que l'on refuse à d'autres ; tantôt c'en est une pour se dispenser d'assister à une leçon, d'autres faisoient ceci, ou cela. “ N'est-ce pas, mon cher papa, “ ma chère maman, n'est-il pas vrai, “ je suis votre fils, votre fille bien-aimée ? ” C'est ce que j'entends dire souvent, et même avec des grimaces si singulières, qu'on croiroit voir un singe. Cela ne vaut rien, mes enfans, absolument rien. Cela fait dans la suite des

personnes fausses et dissimulés, en qui on ne sauroit avoir la moindre confiance.

Antoine n'est pas moins modeste et poli envers ses parens qu'envers ses précepteurs, qui le proposent souvent pour modèle à ses camarades, et surtout à Bernard ; enfin il l'est envers chacun, quelque soit son rang ou sa condition. C'est ce qui lui a gagné l'estime et l'affection de tous ceux qui le connoissent. On s'empresse de le prévenir, de lui procurer du plaisir. Si on donne quelque amusement dans une maison, on ne manque jamais de l'inviter. Les parens le voient avec satisfaction avec leurs enfans, et partout il recueille des témoignages d'intérêt et d'amitié. Voilà la juste récompense de ses bons et honnêtes procédés à l'égard de tout le monde.

Quand on ne fait pas de bon cœur et avec plaisir ce qu'on doit, on ne jouit d'aucun plaisir ni avec soi, ni avec les autres.

AUGUSTINE, âgée de 11 ans, n'est pas encore, il est vrai, aussi revêche qu'Amélie ; mais elle ne tardera pas à l'être, si elle persiste dans la conduite qu'elle a tenue jusqu'ici. Rarement elle est prête à faire de bon gré ce que sa mère ou sa sœur aînée exigent d'elle ; toujours elle trouve des objections à opposer. Veut-on qu'elle serve la table ou qu'elle se charge d'une autre occupation domestique ; elle a toujours quelque prétexte pour s'y refuser, ou du moins elle ne le fait qu'avec mauvaise humeur. Pour exciter ses murmures, il suffit qu'on l'oblige de se lever de sa place et de chercher quelque chose. On l'a même vue frapper du pied, ou témoigner son dépit

d'une manière violente. Faites-lui des réprimandes, elle y est sourde ou ne les écoute qu'en chantant. Les personnes de sa connoissance sont affligées de voir que cette jeune fille, qui a beaucoup de moyens de gagner la bienveillance, s'attire l'animadversion et la haine de tous. D'un autre côté, sa propre expérience lui a appris combien d'avantages et de plaisirs elle se procureroit par une conduite opposée et en faisant de bon gré son devoir. Et c'est ce qu'elle peut très-bien, lorsqu'elle le veut. Elle en a donné quelquefois des preuves. Par conséquent il ne dépend que d'elle-même de gagner les bonnes grâces de tout le monde. A l'âge où elle est, il est bien temps de quitter un caractère aussi revêche et indocile, et de s'attacher sérieusement à suivre, non pour quelques jours, mais sans interruption, les bonnes leçons qu'on ne cesse de lui donner.... Vous serez

instruits, si dans la suite Augustine remplit mieux ses devoirs, ou si elle persévère dans sa désobéissance : l'air grognon et mécontent que vous lui remarquez, trahit assez le sentiment qu'elle éprouve, et qui fait que chacun la repousse. Personne ne veut la voir, ses amies n'aiment point à jouer avec elle, toujours elle est seule dans un coin, tandis qu'on s'amuse, qu'on rit ou qu'on danse, et on cherche toujours de s'éloigner des fêtes et autres amusemens, dans la crainte qu'elle ne trouble la joie et le plaisir qu'on y a, par son humeur acariâtre et désagréable.

Les querelleurs se font haïr de tout le monde.

LE jeune Adolphe passeroit pour un bon garçon, s'il n'avoit pas la manie, non-seulement de disputer à chaque occasion, mais encore de chercher toujours des

rixes. Aussi est-il généralement connu sous le nom de querelleur. Cette mauvaise habitude lui est devenue si familière, qu'il ne peut entendre aucun récit sans contredire. Il n'y a que lui qui sâche bien les choses ; son avis, à ce qu'il prétend, est toujours le meilleur. Lorsqu'il raconte quelque chose et qu'on se permet la moindre objection, bien loin d'accueillir, avec des égards, le sentiment d'autrui, il le combat avec violence et quelquefois jusqu'à se répandre en injures. Les avis des autres, selon lui, ne valent jamais rien ; c'est lui qui doit aux divertissemens jouer le principal personnage. Le raille-t-on tant soit peu, est-ce même de la manière la plus innocente et la plus modérée, un seul mot, une mine suffit pour l'offenser, tandis qu'il prétend qu'on doit tout souffrir de lui. Cette mauvaise conduite l'a fait abandonner de tous ses amis. Ordinairement, lorsqu'il arrive,

on se tait tout à coup au milieu du discours, ou bien on interrompt le jeu lorsqu'il veut y prendre part, ou on le refuse tout net. Il est odieux à tout le monde, on le fuit comme une peste, et on a peur comme du feu de le rencontrer dans les sociétés, où il ne cause que troubles et disputes.

Personne ne le recherche, et dans peu il sera obligé, s'il ne se corrige pas, de vivre seul et de se passer de toute société. Quelle triste existence ! Sa cousine Adriane lui ressemble parfaitement, elle aime comme lui les disputes et les querelles. Elle avoit, quoique très-jeune, la même conduite. Sourde aux exhortations et aux réprimandes, elle s'est fortifiée chaque année dans son mauvais penchant. Aujourd'hui elle se voit abandonnée de tout le monde, personne ne veut de sa conversation et on ne l'invite jamais.

Mes chers enfans, prenez bien garde de gagner ce défaut qui rend insupportables ceux qui l'ont et les font repousser de tout le monde. Pour que vous trouviez de la complaisance, des attentions prévenantes chez les autres, ne devez-vous pas en avoir, et vous former de bonne heure à les mériter. Sans cela, on n'a aucun plaisir et l'on passe des jours de tristesse et d'ennui.

*On ne sauroit prendre trop de précaution
avec la lumière et le feu.*

UN jeune homme, en pension dans une maison d'éducation, qui avoit pris la dégoûtante habitude de fumer du tabac en cachette, craignant un jour d'être surpris par un des préposés, entre vite dans sa chambre à coucher, et cache sa pipe toute allumée sous son lit. Son appréhension avoit été fondée. C'étoit

un des précepteurs qui venoit prendre le jeune homme pour le conduire à un de ses parens qui avoit désiré le voir. On quitte la chambre sans que l'écolier pense à sa pipe. Une heure et demie après on entend crier au feu. Où cela peut-il être ? A la maison d'éducation, répond-on de toutes parts ! Qu'on s'imagine l'effroi du jeune homme, qui à l'instant se rappela sa pipe, et qui se doutoit bien qu'elle avoit causé l'incendie. Effectivement c'étoit cela. Le feu avoit pris à la paille qui se trouvoit sous le lit. Deux autres écoliers, logés dans la même chambre, étant partis pour faire un voyage, le feu n'avoit pas été découvert à temps. On ne sauva que très-peu de chose, et la plus grande partie de la maison fut réduite en cendres.

Un autre jeune homme, qui, dans la maison de ses parens, occupoit une même chambre avec son frère, eut l'imprudence

de sortir un soir d'hiver, sans éteindre la chandelle, dans l'intention que son frère trouvât de la lumière lorsqu'il rentreroit chez lui. Malheureusement la chambre étoit assez éloignée de celle des domestiques, et les parens du jeune homme n'étoient pas chez eux. Au bout d'une heure le frère rentra ; mais, grand Dieu, qu'il fut saisi de frayeur, lorsqu'en ouvrant la porte il se voit enveloppé de flammes et de fumée. La chandelle étoit apparemment tombée du chandelier, le feu avoit pris d'abord à quelques feuilles de papier, qui de l'aveu du jeune homme, se trouvoient sur la table, puis à la table elle-même, et ainsi plus loin. Il est vrai, qu'avec beaucoup de peine, on parvint enfin à éteindre l'incendie ; mais quel malheur, s'il avoit été découvert un peu plus tard !

Il n'y avoit pas long-temps que l'étourderie d'une jeune fille avoit failli oc-



casionner à la même ville un grand désastre. Elle avoit vu son frère s'amuser quelquefois à tirer du lin de la quenouille, en former des pelotes légères pour les allumer et les jeter et l'air. Un soir Charlotte, étant chez elle avec plusieurs de ses amies, eut la funeste idée d'imiter le divertissement de son frère. N'étant point cette fois-là surveillée par sa mère, qui avoit de pressantes occupations de ménage, elle conduisit ses amies dans une chambre remplie d'une grande provision de lin. Elle en sortit plusieurs poignées l'une après l'autre, et fit des pelottes et les alluma, puis engagea ses jeunes amies à en faire de même. Ces feux d'artifice les amusèrent à merveille, lorsque tout d'un coup un paquet entier de lin prend feu, il gagne les autres et met toute la chambre en flammes. Elles poussèrent des cris et demandèrent du secours ; mais la chambre et une autre

contiguë étant remplies d'une grande quantité de combustibles, le feu fit de si rapides progrès, que malgré beaucoup d'efforts pour l'éteindre, toute la maison, avec deux autres voisines, devinrent la proie des flammes.

Tels sont les tristes événemens qu'ont souvent produits la négligence et l'étourderie. Je pourrois vous en raconter un grand nombre d'autres. Puissent ces exemples vous faire prendre la ferme résolution d'être très-circonspects. Songez bien quelles peuvent être les suites désastreuses d'une seule étourderie ! Oui, une seule imprudence peut quelquefois réduire à la plus grande misère une ou plusieurs familles, et même des villes et des villages entiers ! et quels doivent être les remords de celui qui est dans le cas de se reprocher un pareil malheur ? Qu'elle doit être déchirante cette pensée !
 “ c'est par ma seule faute que cette fa-

mille gémit et se consume dans les larmes !" O, mes chers enfans, considérez donc bien avant que de faire quoi que ce soit, quelles en peuvent être les suites ! Prenez l'habitude de soumettre toutes vos actions à un sévère examen ; c'est là le plus sûr moyen de vous garantir contre le sentiment affligeant du repentir, et d'avoir toujours le cœur gai et content.

La piété filiale ne reste jamais sans récompense.

PARMI le nombre des enfans dont la piété filiale a reçu une éternelle bénédiction, le jeune Dutour mérite une place distinguée. En voici l'histoire. A Nocle, petit village, il y avoit trois personnes vraiment heureuses, qui jouissoient dans une parfaite tranquillité des plaisirs les plus purs de la vie humaine. Le Pasteur du village, avec sa femme et sa fille,

âgée de 11 ans et appelée Sophie. C'étoit un homme selon le cœur de Dieu, dans toute la vérité de ce terme. Il remplissoit les fonctions de sa charge avec une activité et un zèle incomparable, ce qui faisoit que tous ses paroissiens l'aimoient comme un père. Il étoit tout à ces bonnes gens. Avoit-on besoin d'un bon conseil, c'est à lui qu'on s'adressoit ; s'agissoit-il de consolation dans les adversités, c'est encore chez lui qu'on la trouvoit ; et quoiqu'il ne fut pas riche, que le bénéfice de sa place fut très-médiocre, on ne sait pas comment cela se faisoit, mais ceux qui étoient dans le besoin et dans l'indigence ne revenoient jamais de chez lui sans secours. La grâce de Dieu résidoit dans sa maison. Sa femme, également vertueuse, partageoit ses sentimens. Sophie avoit été élevée au sein de cette respectable famille, et elle marchoit déjà sur les traces de ces

excellens parens, qui éprouvoient beaucoup de joie d'avoir une si bonne fille. Je vais vous en faire le portrait. Elle étoit très-douce et très-aimable ; sa physionomie franche, son front toujours serein, sembloient être le siège de la divine innocence. Tous ses efforts ne tendoient qu'à faire plaisir à ses parens, et elle y réussissoit parfaitement. Quand son père rentroit, fatigué des fonctions de sa charge, elle alloit au-devant de tous ses besoins, cherchant de lui procurer tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Comme elle s'empressoit à seconder sa mère dans les occupations du ménage ! Bien des fois, quand elle étoit avec ses parens, et que son cœur pur comme celui d'un ange, s'épanchoit familièrement dans leur sein, ils se regardoient remplis de joie ; et des larmes, témoins de leur reconnoissance envers Dieu, couloient de leurs yeux. C'est ainsi que cette respectable famille

passoit ses jours dans le repos et la tranquillité. Mais, hélas ! une jouissance aussi pure devoit être troublée pour toujours. Le bon Pasteur commença à se plaindre d'une foiblesse extraordinaire. Son visage commença à se couvrir d'un sombre nuage ; enfin, tout annonçoit une grave maladie. Il est vrai que pour épargner du chagrin à son épouse et à sa fille, il assuroit être mieux qu'il n'étoit dans la réalité. Mais il ne put tenir long-temps, il fut obligé de garder le lit. Aussitôt on vit disparoître la joie et le contentement, et la maison naguères le séjour du repos et de la tranquillité, ne retentit plus que de plaintes et de gémissemens ! On fit venir incessamment de la ville voisine un médecin habile et ami de la maison. Sophie, dans une inquiétude extrême, ne pouvoit trouver de repos nulle part. Enfin il arrive. Il examine ; il interroge le malade ; mais

son air sérieux et pensif n'étoit guères fait pour consoler la pauvre famille. On imagine sans peine sa douleur. Madame Dutour s'efforçoit de cacher ses larmes, pour ne pas ajouter à l'affliction de son cher époux ; mais la pauvre Sophie, conjuroit, en sanglotant, le médecin de faire l'impossible pour rendre la santé à son bon père. Il promit de faire tous ses efforts. Le malade s'étant assis sur son lit, leur adressa ces paroles : “ Tranquillisez-vous, mes chers amis ; car s'il plaît à Dieu que je guérisse et que je sois rendu à ma famille, il ne manquera pas de le faire ; sinon, que sa sainte volonté s'accomplisse ! ” — Le médecin demeura auprès du malade pendant toute la journée et ne partit que le matin suivant, après avoir donné les ordres nécessaires et promis de revenir le lendemain. Ce jour-là le malade se trouva passablement bien ; mais la nuit suivante ramena ses

souffrances, ainsi que celles de sa pauvre femme et de sa fille. Elles étoient dans les larmes et n'abandonnoient pas un instant son lit. Chaque fois qu'il regardoit sa chère famille, on eût dit qu'un fer aigu perçoit son cœur. Ses douleurs se calmèrent un peu, mais en le laissant dans un excessif épuisement. Le ministre d'un village voisin se chargea, en attendant le rétablissement de son collègue, de ses fonctions ecclésiastiques, et tant que ses affaires purent le permettre, il ne quitta pas la déplorable famille qui avoit tant besoin de soulagement. Les pauvres habitans du village se lamentoient, et il ne se passoit pas une heure qu'ils ne vinssent en grand nombre s'informer, les larmes aux yeux, de l'état de leur Pasteur et de leur père. Fidèle à sa promesse, le médecin revint le troisième jour. Quels furent les battemens de cœur de la bonne Sophie et de

Madame Dutour, attentives à recueillir avec une mortelle frayeur ses avis sur l'état du malade. Hélas ! il ne put leur donner la consolation dont leurs cœurs déchirés avoient tant besoin : au contraire, il leur parla d'une maladie très-grave, et chercha à les préparer au grand coup dont elles alloient être frappées. A ces mots, elles demeurèrent immobiles et comme frappées de la foudre. Un instant après, Madame Dutour s'étant jetée sur son mari, faillit à l'étouffer dans ses bras. Sophie de son côté, muette de douleur, s'agenouilla devant le lit de son père, prit sa main et l'arrosa de ses larmes. Le médecin cherchoit à les consoler en leur répétant cette grande vérité, qu'aucune chose n'est impossible au Tout-Puissant et que par conséquent il ne falloit point désespérer. Le pieux Pasteur se couvrit un moment la tête ; l'idée de la séparation prochaine étoit bien faite

pour déchirer son cœur. Mais peu après il leva ses yeux, plia ses foibles mains et resta immobile pendant quelque temps. Puis regardant sa famille avec calme, il les consola de son mieux. Une foible lueur d'espérance vint percer le sombre nuage de leur affliction ; mais malheureusement elle disparut aussitôt. La nuit amena un nouvel accès du mal, et le malade fut entièrement épuisé de forces pendant tout le jour suivant. C'étoit un Dimanche. Lorsqu'il entendit le son des cloches, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux et vinrent mouiller ses joues creuses et décolorées. Quand le service fut fini, il voulut qu'on appelât ses paroissiens et qu'on en fit venir dans la chambre autant qu'elle pourroit en contenir. Ces bonnes gens entrèrent en foule, pleurant à chaudes larmes. Puis, s'étant dressé sur son lit : “ Dieu, s'écrie-
“ t-il, fortifie moi par ton Saint-Esprit !

“ Mes chers amis ! C’est pour la der-
“ nière fois que je vous parle. Bientôt
“ mes yeux se fermeront et ne vous ver-
“ ront plus ; puisque mon Sauveur va
“ appeler son serviteur pour vous quitter.
“ Mais ce ne sera pas pour toujours.
“ Nous nous reverrons au pied du trône
“ de l’Eternel ; alors je viendrai au de-
“ vant de vous, pour vous amener à mon
“ Rédempteur. Mes frères, je vous re-
“ mercie mille fois de toute l’affection
“ que vous m’avez toujours témoignée.
“ Dieu vous en récompensera. Il me
“ reste une prière à vous faire ; c’est la
“ dernière : n’oubliez jamais, je vous en
“ conjure, les bons préceptes que je vous
“ ai donnés ; suivez-les jusqu’à la fin de
“ votre vie, et vous serez vraiment heu-
“ reux dans ce monde et dans l’éternité.
“ N’oubliez pas non plus ma personne ;
“ souvenez-vous de temps en temps de
“ votre ami et de votre frère ; et quand

“ le bon Dieu vous aura donné pour
“ mon successeur, un Pasteur sincère et
“ pieux, donnez-lui également votre
“ cœur, tout comme vous me l’avez
“ donné. Recevez les dernières bénédic-
“ tions de votre ami expirant. Puis
“ il leva ses mains et prononça la prière
“ la plus fervente.” Ces bons gens vou-
loient le remercier, mais des sanglots
étouffèrent leurs paroles. Plus d’une fois
ils revinrent sur leurs pas, pour voir en-
core leur respectable Pasteur : ils se cou-
vrirent le visage, pleurant à haute voix.
Le bon Pasteur les suivoit de ses yeux
mourans, et sembloit vouloir leur dire
encore beaucoup de choses pour les as-
surer de toute la tendresse qu’ils lui ins-
piroient, mais la main de la mort com-
mençoit déjà à le saisir et à couvrir son
visage du crêpe funèbre. La nuit sui-
vante, le malade fut presque sans con-
noissance. Représentez-vous, mes chers

enfans, pour un moment, la situation de cette famille éplorée. Dans un coin, auprès du lit du Pasteur, étoit sa femme, sur le visage de laquelle étoient peintes l'affliction et le désespoir. Sophie sanglotoit et poussoit des cris plaintifs. Le médecin près de la fenêtre, les mains jointes et les yeux baissés. Le mourant, fixant encore une fois sa chère famille, rassembla le peu de forces qu'il lui restoit, pour prononcer d'une voix basse et entrecoupée, ces paroles touchantes : “ Bien-
“ tôt, ô vous, qui faisiez le délice de ma
“ vie, bientôt je vous quitterai : mais
“ vous, ma bonne femme, et toi, ma
“ chère fille, essuyez vos pleurs ; car je
“ vais au-devant du repos et de la gloire
“ de mon Seigneur. Déjà je l'aperçois
“ de loin ; notre séparation ne sera pas
“ longue. Oh ! combien je vous ai
“ aimées du fond de mon cœur ! Et par
“ quel retour de tendresse n'avez-vous

“ pas payé mon amour ! Prenez toujours
 “ confiance en Dieu, le Dieu de misé-
 “ ricorde ; il sera avec vous. Attachez-
 “ vous à lui, il ne manquera pas d’être
 “ votre soutien. Toi, ma chère Sophie,
 “ conserves, je t’en conjure, conserves
 “ toujours dans ton cœur mes leçons
 “ paternelles ; ne t’éloigne jamais du
 “ chemin de la vertu et de la piété, et le
 “ Dieu de bonté te bénira. Adieu, mes
 “ bons et fidèles amis, ne m’oubliez pas ;
 “ je sens qu’il ne me reste que peu de
 “ momens à vivre. Embrassez-moi donc
 “ pour la dernière fois !” Alors l’une
 et l’autre, se jettèrent sur lui en poussant
 de profonds gémissemens : il cherche en-
 core une fois à ramasser le reste de ses
 forces, passe autour d’elles ses bras dé-
 faillans, et de ses lèvres pâles leur im-
 prime un foible baiser. “ Dieu, mon
 père, dit-il, bénis-les !” Un instant après
 avoir dit, d’une voix affoiblie : “ Ah !

mon Jésus, je viens ! me voici, mon Sauveur !" Le vertueux Pasteur expire.

Madame Dutour et sa fille tombèrent évanouies ; des soins empressés les firent revenir à elles-mêmes. Le médecin, touché de leur douleur, ne voulut point les abandonner, pour leur épargner tous les tristes détails de l'enterrement ; ce fut lui et le Pasteur du voisinage qui eurent soin de faire les arrangemens nécessaires. Leurs consolations touchantes parvinrent à calmer un peu l'affliction de ces deux intéressantes personnes ; mais le jour de la cérémonie funèbre vint mettre le comble à leur douleur. Suivant l'usage des réformés Luthériens, on transporta, au son des cloches, le corps du défunt au lieu de son repos. Le cercueil étoit suivi de l'épouse délaissée et de la pauvre orpheline, puis de quelques ministres des villages voisins, tous amis du défunt, du respectable médecin, et enfin de tous les

habitans. Jeunes et vieux fondoient en larmes autour du cercueil. Au moment qu'on descendit dans la tombe, Sophie et sa mère tombèrent en défaillance. On les porta sans connoissance chez elles Les premiers jours, elles furent tout entières à leur douleur ; l'image de leur tendre ami étoit sans cesse avec elles, et remplissoit leur âme de tristesse et de regrets. Elles déploroient leur perte, et cherchoient des consolations : c'est Dieu qui l'a voulu, disoit Madame Dutour à sa fille, il faut respecter cette épreuve qu'il nous envoie ; il viendra à notre secours et nous soutiendra dans notre abandon. La bonne veuve avoit un frère, pasteur d'un village, situé à 10 lieues de là, chez qui elle prit le parti de se retirer avec sa fille, quelque peine qu'elles eussent à quitter ce lieu qui avoit été autrefois pour elles le séjour du repos, du contentement et de la joie. Ce pasteur qui

aimoit beaucoup sa sœur et qui en général étoit un homme très-vertueux, vint lui-même pour les chercher. La veille du départ donna lieu à un accident, que je ne puis m'empêcher de vous raconter. Après le souper, qui rappela bien des souvenirs déchirans, parce que c'étoit le dernier repas qu'ils prenoient dans cet endroit, on fut frappé de la longue absence de Sophie. Sa mère crut d'abord qu'elle étoit occupée à faire les paquets ; elle se trompoit. On fait des recherches dans toute la maison ; mais on ne la trouve point. La belle soirée pourroit l'avoir appelée au jardin pour s'y promener au clair de la lune ; on y court, on cherche ; point de Sophie. Sa mère et son oncle, pleins d'inquiétude, s'informèrent soigneusement à tous les voisins, s'ils ne l'avoient pas vue ; mais personne ne pouvoit donner le moindre éclaircissement. Enfin on apprit d'un petit garçon,

qu'il l'avoit recontrée, il y a une demi-heure, s'acheminant vers le cimetièrre. Effectivement on la trouve, assise sur le tombeau de son père chéri, dans l'attitude de l'abattement et de la douleur. Immobile d'abord, elle se réveille comme d'un songe. Madame Dutour, vivement touchée, embrassa tendrement sa fille et pleura avec elle, mais se remettant de leurs vives émotions, elles s'assirent ensemble sur le tombeau : s'entretenant pour ainsi dire, avec l'ombre du défunt, elles se rappelèrent ses discours et particulièrement ceux qui avoient accompagné ses derniers adieux, retournèrent chez elles dans un triste silence. Le lendemain, à la pointe du jour, on se prépara au voyage. Les gens du village se rassemblèrent à la demeure de la veuve, et prirent congé d'elle et de sa fille, en pleurant et leur serrant les mains. Celles-ci ne purent proférer une seule parole,

tant elles étoient accablées de tristesse. L'air retentissoit des vœux et des bénédictions de ces bons paysans. Le lendemain elles arrivèrent au lieu de leur destination, où elles vivent encore aujourd'hui, jouissant de la considération et de l'attachement de tous ceux qui les connoissent. La mémoire du défunt, comme du meilleur de leurs amis, leur est toujours sacrée. Sophie remplit si exactement les volontés et les vœux de son père, que dans toute la contrée on n'a qu'à prononcer son nom, pour rappeler une fille noble et vertueuse.

Que la bienfaisance est aimable, surtout quand elle s'exerce dans la jeunesse.

LE jeune Hill, dont les parens étoient domiciliés à Lesk, petite ville, mais très-connue pour ses fabriques, fut mis en pension dans un gymnase. Dès les pre-

miers jours il sut gagner l'affection de ses précepteurs et de ses condisciples ; affection, qui ne put qu'augmenter à mesure qu'on apprit à connoître plus particulièrement ses bonnes qualités. De la modestie et de la douceur dans toute sa conduite, une attention suivie pendant les leçons, de l'assiduité dans toutes ses occupations, voilà ce qui caractérisoit cet aimable jeune homme. Il avoit été quelque temps dans cet institut, lorsqu'on apprit par hasard un trait qui fait grand honneur à la noblesse de ses sentimens. Une femme dont l'habillement, quoique propre, annonçoit la pauvreté, vint demander de ses nouvelles et parut vivement désirer de lui parler. L'entrevue eut lieu. Ayant appris qu'il se portoit bien, elle témoigna une aussi grande satisfaction que s'il eût été son propre fils. On entendit d'abord qu'elle étoit établie dans le lieu de naissance de l'écolier, mais ce

ne fut que dans la suite qu'on apprit l'anecdote suivante.

Cette même personne, depuis le départ du jeune homme pour Berlin s'étoit bien souvent et soigneusement informée à sa mère s'il se portoit bien et s'il étoit bien content; et à chaque bonne nouvelle qu'elle recevoit elle avoit toujours fait paroître une joie peu commune. Une fois qu'elle donnoit libre cours à l'expression de son attachement pour le jeune homme, elle laissa deviner par quelques paroles que c'étoit son bienfaiteur. Sa mère voulut s'en éclaircir; mais la femme refusa absolument de s'expliquer, disant que le jeune homme le lui avoit expressément défendu. A force d'insister, elle apprit enfin que depuis un temps considérable son fils avoit envoyé à l'école le petit garçon de la pauvre femme, en lui fournissant de quoi payer l'instituteur. Le jeune pensionnaire avoit épargné cet

argent sur la somme très-modique qu'il recevoit pour ses menus plaisirs. En même temps il avoit exigé de la bonne femme de garder là-dessus un secret inviolable. Vous pensez bien, mes chers enfans, quels furent, à cette nouvelle, les transports de cette bonne mère, et combien elle dut se féliciter d'avoir un pareil fils ! La pension même où il se trouvoit lui fournit bientôt d'amples occasions de secourir les indigens, et d'exciter ses compagnons à la bienfaisance. Aujourd'hui qu'il est homme, il fait le bonheur de sa mère, de ses frères et ses sœurs, et jouit de la parfaite estime de tous ceux qui le connoissent.

*Écoutons attentivement les conseils de ceux
qui ont plus d'expérience que nous.*

UN jeune homme avoit entendu parler de la capitale, dont rien n'égalait la beau-

té, et où tous ceux qui ne s'étoient point laissés rebuter par les difficultés et les désagrémens du voyage, avoient fait fortune. Il n'en fallut pas davantage pour engager notre adolescent d'en prendre le chemin, persuadé qu'il ne manqueroit pas d'y trouver le bonheur. Il se mit en route, la tête remplie de mille agréables projets. Il n'avoit encore fait qu'un petit bout de chemin, lorsque deux routes se présentent à lui. Le voilà bien consterné, ne sachant laquelle il devoit choisir. Il hésita long-temps sans pouvoir se décider. Enfin il aperçoit un vieillard qui marche à lui, et lui demande quelle route il se proposoit de prendre. Le jeune homme lui nomma la ville, et le vieillard offrit de l'accompagner et de lui servir de guide. Il accepte avec plaisir cette offre du vieillard qui avoit l'air si vénérable, et bien fait pour inspirer la confiance. Il s'abandonne à sa conduite,

et tous les deux continuèrent leur chemin. L'astre du jour brilloit dans toute sa magnificence et répandoit ses rayons bien-faisans. Les oiseaux remplissoient l'air de leurs accens mélodieux. On entendoit autour l'agréable murmure des ruisseaux, et les prairies resplendissoient d'innombrables gouttes de rosée. La campagne étoit riante et sembloit se réjouir d'un aussi beau matin. Le chemin serpentoit à travers les champs parsemés de fleurs délicieuses. Le jeune homme éprouvoit un doux sentiment de plaisir, il ne cessoit de s'écrier : que cette contrée est charmante ! non, je n'ai fait de ma vie un aussi agréable chemin. Voyez-vous bien, lui dit le bon vieillard, cette colline dans le lointain qui se présente à nos regards ? notre route nous y conduit. Oui, répondit le jeune homme ; mais elle est encore fort éloignée, et quand même il faudroit la traverser, je ne crois pas que

cela soit fort difficile ; ce n'est qu'une petite colline. Pendant ces discours le chemin commença à devenir plus inégal et plus raboteux ; il ne serpentoit plus à travers des prairies émaillées de fleurs, il étoit couvert de pierres ; quelquefois il sembloit se perdre entièrement et ne reparaîsoit que sur un terrain aride et raboteux. Le soleil, dont les bienfaisans rayons n'avoient fait jusqu'ici que réchauffer agréablement les deux voyageurs, en s'élevant sur l'horison, donnoit perpendiculairement sur eux et les brûloit de tous ses feux. Tous les agrémens dont ils avoient joui disparurent. La colline grossissoit à chaque pas, et parut enfin comme une montagne fort escarpée. Le jeune homme perdit courage et il tomba dans le plus grand abattement. Il demanda au vieillard, s'il n'y avoit pas moyen de faire le détour de la montagne, vu que par un soleil aussi brûlant il lui

étoit impossible de la surmonter. Sans doute, répondit son guide, voilà d'abord un chemin, qui en serpentant au pied de la montagne en fait le détour. Plusieurs de ceux que j'ai voulu conduire à la belle ville m'ont quitté ici pour choisir ce sentier; mais aussi n'ont-ils jamais vu la superbe ville où ils se proposoient d'aller ainsi que vous. Vous êtes le maître de me quitter et de prendre l'autre chemin; mais si vous croyez votre ami, suivez-le. Le jeune homme eut assez de confiance au vieillard pour le suivre. Arrivés à la montagne, ils ne la trouvèrent pas aussi escarpée qu'elle leur avoit paru. Néanmoins le jeune homme trouva la marche bien pénible, et il étoit sur le point de renoncer à son projet et d'abandonner le vieillard. Mais celui-ci lui disoit, mon fils, ranimez votre courage; bientôt nous aurons gagné le sommet, et la descente sera moins difficile. Alors nous arrive-

rons à une agréable vallée, qui vous donnera la plus grande satisfaction. Là, vous trouverez une eau des plus pures jaillir d'un rocher et de superbes arbres vous offrir leurs fruits délicieux. C'est dans cette belle vallée que nous allons nous récréer. Chaque fois que le jeune homme se sentoit de la lassitude et du découragement, il ne faisoit que ce retracer l'idée de la belle vallée; et cette idée lui rendoit d'abord de nouvelles forces pour continuer sa route. Enfin ils gagnèrent le sommet de la montagne. De là ils purent suivre des yeux tout le chemin qu'ils avoient fait; ils purent découvrir distinctement, que le sentier qui tournoit au bas de la montagne, s'écartoit beaucoup du droit chemin, et qu'il aboutissoit enfin à un affreux précipice, très-visible de la cime, mais non du pied de la montagne. Le jeune homme serrant la main de son bienfaiteur, lui

témoigna la plus vive reconnoissance de l'avoir ainsi conduit dans le vrai chemin. La délicieuse vallée s'offre à leurs regards ; mais dans le lointain ils croient apercevoir plusieurs montagnes, dont la hauteur alloit toujours en croissant. Gardez-vous bien de vous laisser trop séduire par les charmes de cet endroit, lui dit le vieillard, et songez qu'il n'est fait que pour nous y reposer de nos fatigues et pour reprendre de nouvelles forces pour continuer notre voyage à travers les montagnes qui sont devant ; car nous ne voyageons pas pour nous récréer ; mais nous nous récréons pour continuer le voyage. Descendus dans la belle vallée, ils s'assirent à l'ombre d'un arbre, étanchèrent leur soif d'une fontaine d'eau rafraîchissante, et cueillirent sans peine les fruits mûrs et délicieux dont les arbres étoient chargés. Voyez-vous bien, dit le respectable conducteur, combien la

jouissance est agréable après le travail ? mais le travail après le repos ne l'est pas moins ; levons-nous et poursuivons notre route ; il nous reste bien des montagnes à gravir avant d'arriver à la belle ville, objet de nos vœux. On continue la route. Tout va bien. Chaque montagne escaladée avec peine, étoit suivie d'un agréable vallon, qui leur servoit de repos et de récréation. Le soir, on se retiroit dans une auberge ; mais le matin, dès le point du jour, ils se remettoient en marche. C'est ainsi qu'en peu de jours ils firent bien du chemin, ne cessant de relever leur courage par la pensée qu'ils approchoient de plus en plus de la belle cité, si vivement désirée. Bien souvent le chemin avoit paru se perdre en mille sinuosités, dont on ne pouvoit voir la fin : mais tout-à-coup il avoit reparu au milieu d'une belle plaine. Quelquefois une montagne qui s'élevoit devant eux,

leur sembloit insurmontable, tant elle étoit escarpée, tandis qu'au côté de la montagne un sentier les conduisoit sans y penser, par d'innombrables détours et dans des buissons épais, jusqu'à une route qui menoit dans un terrible défilé, dont les deux côtés étoient formés d'épouvantables rochers, qui à tout moment menaçoient ruine. Ici le jeune homme se mit à trembler, mais le vieillard lui fit reprendre courage, et ils débouchèrent heureusement. Cela ne fit qu'ajouter à la confiance du jeune voyageur en son guide, au point qu'il ne s'en seroit plus séparé, eût-il fallu traverser des flammes. Un des jours suivans le ciel étoit serein, et un morne silence régnoit tout autour d'eux ; après avoir fait un pénible chemin, ils marchèrent dans des prairies verdoyantes. Un doux zéphyr venoit les rafraîchir. Alors le vieillard, fixant son jeune compagnon d'un regard plein



d'amitié, lui dit avec l'accent de l'intérêt et de la sensibilité : prenez courage ; nous approchons de la fin du voyage ; sans y penser, nous nous trouverons dans la ville chérie, séjour des plaisirs et du bonheur tant désiré. Mais, ne tremblez point ; avant d'y arriver, il nous reste à franchir une sombre vallée, où le soleil et la clarté du jour disparaîtront complètement et où la terre s'enfoncera sous nos pas. Alors attachez-vous fermement à moi et ne craignez rien, car je vous ferai passer heureusement et vous rendrai au lieu de votre destination. A peine eurent-ils fait un bout de chemin, qu'ils aperçurent de loin la redoutable vallée, dont la sombre entrée étoit bien faite pour jeter dans la consternation les âmes les moins timides. Le jeune voyageur, rempli de confiance en son guide, lui saisit la main, et descendit avec lui courageusement. Les ténèbres venant à s'é-

paissir, le soleil et le jour disparoissant, il ne voyoit presque plus son guide; mais il s'y attachoit fortement, et lorsque la terre commença à s'enfoncer sous ses pas, loin de trembler il n'en saisit que plus fort son vieux conducteur, qui enfin l'en fit sortir heureusement. Tout d'un coup il revoit le plus beau soleil: la clarté du jour reparut et la belle ville, objet de ses désirs et le but de sa destination, se présente à ses regards, dans une magnificence qui surpasse toute expression.

Réfléchissez un peu, mes chers amis, à cette histoire, et si vous n'en comprenez pas le sens, priez vos parens de vous l'expliquer, pour profiter des excellentes leçons qu'elle renferme.

La pitié est la marque d'un cœur bon et généreux.

UN jour Thérèse allant se promener avec sa mère, un mendiant vint leur demander l'aumône. La mère lui donna une petite pièce de monnaie ; mais la fille le repoussa, en lui disant avec indignation : *allez vous-en, je n'ai rien !*

Thérèse. Vraiment c'est insupportable ; on ne sauroit faire deux pas sans être tourmenté par cette misérable canaille.

La mère. Dis-moi, ma fille, comment as-tu trouvé aujourd'hui ton dîner ?

Th. (toute étonnée.) Fort bon !

L. m. Et le déjeûner ?

Th. Excellent !

L. m. Et comment crois-tu trouver le souper ?

Th. Aussi bon, j'espère.

L. m. Mais si tu n'avois aujourd'hui ni déjeûné, ni dîné, comment te trouverois-tu à présent ?

Th. J'aurois faim, cela s'entend, grand faim.

L. m. Et quand tu as faim, qui est-ce qui te fournit de quoi l'appaiser ?

Th. Mais, c'est vous maman, et mon cher père, qui me nourrissez.

L. m. Mais si nous n'étions plus, et que tu n'eusses ni proches, pour te donner quelque chose, alors que ferois-tu ?

Th. En vérité, ce seroit là une bien triste situation ! mais dans ce cas, je m'adresserois à mes connoissances pour me procurer par mon travail ce qui me seroit nécessaire.

L. m. Mais ma fille, si tu n'étois pas en état de travailler, ou qu'on ne voulut rien de tes offres de service, que ferois-tu ?

Th. Alors il faudroit bien que je

sollicitasse de la charité ce que je ne pourrois pas obtenir autrement.

L. m. Et si on te renvoyoit sans t'accorder ta demande, en serois-tu bien contente ?

Th. Cela m'affligeroit beaucoup.

L. m. Eh bien, songe un peu, ma fille, combien tu as été injuste en renvoyant le pauvre homme qui vient de te demander la charité.

Th. (toute confuse.) Ah ! que j'en suis fâchée maintenant ; pardonnez-moi, ma chère maman, jamais, non, jamais, je ne me rendrai coupable d'une pareille dureté.

L. m. Mets-toi un instant à la place de ce mendiant. Suppose que tu as perdu tes parens, ou que nous sommes nous-mêmes trop pauvres pour te procurer le nécessaire ; que tu as faim, n'ayant rien mangé de tout le jour, et que tu de-

mandes la charité à quelqu'un, et que tu en es repoussée, que tu es obligée, malgré la faim qui te dévore, de coucher sur un misérable grabat; et que tu ne te réveilles que pour être rendue à ta misère Dis-moi un peu, comment le trouverois-tu? n'aurois tu pas le cœur navré de douleur?

Th. (les yeux mouillés de larmes.)
 Ah! de grâce, finissez ma chère mère, finissez, je vous en prie. Je connois ma faute et je ne manquerai sûrement plus de soulager les malheureux partout et autant que je le pourrai.

Cet entretien ayant été continué pendant quelque temps, Thérèse fit la question suivante: Mais, ma chère mère, lui dit-elle, on rencontre quelquefois des jeunes gens robustes, qui pourroient très-bien travailler, mais qui se plaisent à mendier, et à dépenser même en friandi-

ses l'aumône qu'on leur fait. N'est-ce pas, qu'on auroit tort de donner quelque chose à ces gens-là ?

L. m. C'est précisément, ma fille, ce dont j'allois te parler, et je suis bien aise que tu m'aies prévenue. Malheureusement il n'est que trop vrai, qu'il y a des gens, oui, bien des gens indignes de nos bienfaits, qui sont tombés dans l'indigence par leur propre faute, et qui pourroient en sortir facilement par le travail ; d'autres enfin qui font un mauvais usage des aumônes qu'ils reçoivent. Malheureusement il n'y a que trop de ces gens-là. Mais, ma fille, cela ne nous dispense point du sacré devoir de la bienfaisance à leur égard. Dieu veut que nous soyons charitables ; cela doit nous suffire. Il n'envisage pas tant le mérite du pauvre que le cœur de celui qui donne. Et lui-même, le plus grand des bienfaiteurs, ne nous fait-il pas jouir à chaque heure

d'une infinité de biens ? les méritons-nous ? Souviens-toi de ce passage de l'Écriture Sainte. “ Le bon Dieu fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchans ; et il fait descendre sa rosée sur les justes ainsi que sur les impies.”

A la bonne heure, si nous savions pour sûr que la charité que nous allons faire sera mal employée, et qu'elle produira plus de mal que de bien, alors ce seroit autre chose. D'ailleurs le magistrat qui veille à l'ordre ne permet pas que des gens de mauvaise conduite et des fainéans surprennent des charités qui appartiennent aux vrais nécessiteux, et il a soin d'empêcher cet abus. Enfin il reste encore un motif bien puissant pour nous exciter à la bienfaisance.

Th. Et quel est-il, je vous prie ?

L. m. En refusant à un pauvre le secours qu'il sollicite, on l'expose souvent à un désespoir, qui le porte à prendre

ce qu'on lui refuse avec dureté. Il deviendra donc voleur et peut-être assassin. En ce cas, peut-être, avons-nous contribué à lui faire commettre ce crime.

Th. Il faut avouer que je n'ai jamais considéré la chose sous ce point de vue.

L. m. Sans doute qu'il vaudroit mieux savoir d'avance, si tel mérite nos bienfaits, pour pouvoir prendre nos mesures et faire à l'homme qui en est indigne les exhortations convenables ; mais comme cela n'est pas et ne peut pas être, propose-toi, ma chère Thérèse, d'accomplir en tout la volonté de Dieu, qui nous dit que donner aux pauvres c'est prêter à l'Eternel.

Ceux qui dans leur jeunesse ont pris l'habitude de l'ordre et de la propreté, la conserveront toute leur vie.

PHILIPPINE, jeune fille, âgée de 18 ans, peut servir de modèle sur tout ainsi

que sur l'ordre et la propreté. Les personnes qui l'ont connue dans son enfance, font d'elle ce portrait. Dès son bas âge elle étoit non-seulement très-rangée, mais elle trouvoit plaisir à l'être. Le matin, après être levée, elle n'étoit pas obligée de demander où étoit son tablier, son fichu, son habit, son mouchoir ou autre chose ; mais elle le savoit, s'étant habituée à mettre le soir en se déshabillant tous ses habits, pièce par pièce, sur une chaise placée à côté de son lit. Ses livres et tout ce qu'il lui falloit pour l'école, se trouvoient également dans le meilleur ordre, ainsi que ses joujoux. Elle savoit trouver jusqu'aux moindres choses qui lui appartenoient, chacune ayant sa place fixée là où la petite fille les remettoit chaque fois qu'elle s'en étoit servie. On étoit enchanté de voir les cartons et l'armoire où elle gardoit ses habillemens. Elle n'a pas été une seule

fois dans le cas d'être réprimandée pour quelque désordre, parce qu'elle aimoit l'ordre dès son enfance ; c'est ce qui faisoit qu'elle conservoit ses habits et tout son petit ménage bien plus long-temps que toutes ses amies. Quand elles avoient besoin d'une robe neuve, d'une paire de gants, ceux de Philippine étoient encore dans un bon état. Quand une chose commençoit à se déchirer, elle n'attendoit pas que le mal fut plus grand et qu'il fut impossible de le réparer ; mais elle avoit d'abord soin de le faire raccommoder.

Aussi grande amie de l'ordre, elle devoit naturellement l'être aussi de la propreté. Tout étoit comme il faut ; on ne voyoit pas une seule tache sur elle ; ses hardes et ce qui avoit servi depuis long-temps paroissoit toujours propre. Cependant il ne faut pas croire que ce

goût fut celui de la parure et de la magnificence ; rien moins que cela ; pour être propre, élégante même, elle n'en paroissoit pas mise avec moins de simplicité. Il en étoit de même à l'égard de ses livres. Elle pouvoit s'en servir des années entières sans qu'ils fussent ni déchirés, ni salis ; néanmoins elle les avoit eu plus souvent entre les mains que toutes ses amies d'école. Cette heureuse habitude que Philippine a prise dès son enfance, elle l'a encore conservée. Aussi on s'en aperçoit au premier coup d'œil. Tous ses vêtemens, jusqu'à la moindre pièce, annoncent l'ordre et la propreté, accompagnée d'un excellent goût ; et quand on la voit en compagnie avec d'autres personnes de son sexe, mises à la dernière mode, et d'une parure très-recherchée, la modeste Philippine dans son habillement simple l'emporte sur

toutes les autres. Combien il seroit à désirer qu'elle pût servir d'exemple à beaucoup de jeunes filles qu'on connoît, et surtout à une de ses cousines, nommée *Susette*. Mais il n'y a pas apparence qu'elle en ait beaucoup profité. A peine s'est-elle éveillée, que son désordre commence. Il lui manque tantôt ceci, tantôt cela. Alors on cherche, on fouille partout, et bien souvent on ne trouve rien. Puis on appelle les sœurs, la maman, pour leur demander si elles n'ont pas vu telle chose ; ou bien on fait venir la servante qu'on oblige de laisser là toute son occupation, uniquement pour aider à chercher. Ne s'y prête-t-elle pas tout de suite, eh bien, on gronde, on tempête. Fait-on à Mademoiselle *Susette* des réprimandes qu'elle mérite si bien ; elle se met à pleurer et à pousser des cris ; enfin il ne se passe point de matin sans qu'elle

ne fasse du tapage ; et la raison de tout cela ? c'est son peu de goût pour le bon ordre. Les belles scènes du matin se reproduisent plus d'une fois pendant le jour, mais particulièrement au coucher. Où est mon bonnet de nuit ? ne l'as-tu pas vu ? Maman, n'en savez-vous rien ? Sûrement, c'est encore cette bête de Lisette qui l'a égaré. Où le trouverai-je maintenant ? et mon corset de nuit, où est-il ? Que cela est affreux ! Et puis on se met à faire du bruit ; et lorsqu'on n'en peut plus, on se retire quelque part pour pleurer. Quand il s'agit de faire une promenade ou quelque visite, Susette donne ordinairement l'alarme à toute la maison. Une heure avant elle commence déjà à faire tant de bruit dans la chambre, qu'on seroit tenté de se boucher les oreilles, jusqu'à ce qu'elle ait fait sa toilette, car à tous ses autres défauts elle

joint celui d'avoir déjà beaucoup de vanité. Je suis curieux de voir si les bons avis qu'on lui donne chaque jour pourront lui faire changer de conduite. Vous en serez instruits, mes chers amis, et assurément vous serez aussi réjouis que moi, lorsque je pourrai vous en donner d'agréables nouvelles.

Mais, mes chers enfans, ne vous contentez pas de vous amuser à cette lecture ; faites-y bien attention, et puis n'oubliez jamais le plaisir que procure l'ordre, l'arrangement des choses, outre la satisfaction que l'on a de les voir ainsi, celle de les trouver chaque fois qu'on en a besoin et de les conserver en bon état. On fait une grande économie sur le temps que les autres mettent à chercher ce qui est en désordre. On n'est jamais impatient, emporté, inquiet ; on n'est pas exposé aux justes reproches de ses

parens ; on jouit du contentement qu'on leur donne en suivant leurs conseils. On fait tout bien et dans son temps, quand on a de l'ordre.

Il en est de même de la propreté. Si à l'âge où vous êtes, vous prenez l'habitude de vous tenir toujours propres, vos habits et toutes vos hardes, vous ne manquerez pas de la conserver à un âge plus avancé. Vous savez le proverbe, qui dit, que les habitudes contractées dans la jeunesse ne se perdent pas aisément. Si au contraire, à votre âge, vous tombez dans le défaut opposé, vous trouverez dans la suite mille difficultés à vous en défaire : disons-mieux, vous n'y parviendrez jamais. Je vous citerai encore deux exemples à ce sujet. Le premier est celui d'un homme qui vit encore, et qui jouit d'un rang et d'une fortune considérables ; mais dont la qualité et les

richesses ne sauroient le garantir contre les traits piquans qu'on lance contre lui en son absence ; et qu'il mérite, parce qu'il est ordinairement si malpropre, qu'on ne sauroit le regarder sans dégoût et sans répugnance. Son visage, ses mains, ses vêtemens, tout en lui doit faire la plus mauvaise impression. Son ménage ne se ressent que trop de l'irrégularité du maître. Dans les chambres rien n'occupe sa place. Les parquets ressemblent à des planchers de cabaret. Les tables, les chaises et les autres meubles sont si couverts de poussière, qu'on craint d'y toucher. Il est vrai que ce n'est pas à lui de nettoyer tout cela ; mais ses domestiques ne sont pas moins dérangés et malpropres que le maître ; et ceux qui aiment la propreté sont si dégoûtés de cette maison qu'ils ne veulent pas même y entrer en service.

Le second exemple est celui d'un jeune homme, qui par son désordre et sa malpropreté a manqué une grande fortune qu'il pouvoit espérer. Il est vrai qu'il ne manquoit pas de talens ; il avoit acquis bien des connoissances ; mais l'ordre et la propreté, voilà deux vertus qu'il ne possédoit absolument point. Un homme de qualité, qui avoit entendu faire l'éloge du savoir de ce jeune homme, voulut le voir et lui parler, bien résolu de lui faire un sort. Mais quel fut son étonnement en voyant une personne dont l'habillement et tout l'extérieur annonçoit le goût du dérangement et de la saleté. Il ne put s'empêcher de faire remarquer à ce jeune homme la mauvaise impression que lui faisoit son extérieur : mais celui-ci, au lieu de sentir modestement la vérité de ce reproche et de se corriger de ce défaut, osa lui répliquer d'un ton peu

convenable, que c'étoient là des bagatelles qui ne devoient pas fixer l'attention d'un homme d'esprit. Mais l'homme qui se proposoit de devenir son bienfaiteur, ne lui accorda plus sa bienveillance. Aussi n'a-t-il point encore d'emploi, et certainement il n'en aura jamais, à moins qu'il ne quitte son amour pour le désordre et la malpropreté.

TABLE DES MATIÈRES.



	Page
ÉVITER avec soin les amusemens dangereux...	1
Les enfans doivent prendre beaucoup de précaution avec les chevaux.....	6
Tristes suites de l'imprudenc d'un jeune garçon	9
Un enfan ne doit manier les armes à feu qu'en la présence et sous l'inspection de ses parens ou de personnes âgées	10
Quand on est échauffé il ne faut pas boire, ni se refroidir promptement	15
Le plaisir de la gourmandise est court, et les maladies qu'il attire sont longues et fâcheuses	22
Il y a de la honte et même du crime à tourmenter les animaux	34
Les enfans ainsi que les personnes faites, doivent être sur leurs gardes, de ne jamais se faire des émotions de peur, à cause des suites fâcheuses qu'entraînent ces émotions	44

	Page
On a grand tort de se moquer des défauts naturel d'autrui	76
L'entêtement et l'opiniâtreté attirent aux enfans le mépris et toutes sortes de maux	82
L'impolitesse et la grossièreté nous rendent insupportables à tout le monde	88
Avec un bon cœur on gagne l'amitié et l'affection de tout le monde	90
La piété filiale ne reste jamais sans récompense	110
Les enfans doivent prendre de bonne heure l'habitude d'être utilement occupés	127
Ce n'est qu'après le travail qu'on doit se divertir	134
La grossièreté dans les propos et les manières, aliène tout le monde, tandis que la politesse gagne tous les cœurs	140
Quand on ne fait pas de bon cœur et avec plaisir ce qu'on doit, on ne jouit d'aucun plaisir ni avec soi, ni avec les autres	145
Les querelleurs se font haïr de tout le monde...	147
On ne sauroit prendre trop de précaution avec la lumière et le feu	150
La piété filiale ne reste jamais sans récompense	155

Que la bienfaisance est aimable, surtout quand elle s'exerce dans la jeunesse.....	171
Écoutons attentivement les conseils de ceux qui ont plus d'expérience que nous.....	174
La pitié est la marque d'un cœur bon et généreux.....	185
Ceux qui dans leur jeunesse ont pris l'habitude de l'ordre et de la propreté, la conserveront toute leur vie	191

F I N.

